

Mercier, Louis Sébastien
Le ci-devant noble

Louis Sebastien MERCIER
1740 – 1814

H IV. 168 p

First ed

LE
CI-DEVANT NOBLE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

PAR M. MERCIER.

Représentée à Coblentz le 2 Novembre 1791.

Ce que l'opinion a créé, l'opinion le détruit.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU CERCLE SOCIAL, RUE DU THÉATRE FRANÇOIS, N°. 4.

1792.

L'AN TROISIÈME DE LA LIBERTÉ.

PERSONNAGES.

Le Baron de TEMPESAC.
Le Marquis de * * *.
ERASTE, gentil-homme.
Le Comte de * * * Beau-Frère du Baron.
CONSTANCE, fille du Baron.
CAROLINE, suivante de Constance.
LE BAILLI.
LOUIS, fermier.
GUILLOT, paysan.
Suite du Bailli.
Le Greffier.
Le Maître-d'école.
Paysans.
THIBAUT.
Une troupe d'Arbalêtriers.
Domestiques.

La scène est dans une petite ville de province et le château voisin.



Avertissement.

VOICI qu'une de mes comédies, imprimée en 1781, sous le titre: *le Gentillâtre,* se trouve en 1791, pour ainsi dire, *à l'ordre du jour.* Plusieurs de mes écrits jouissent, en ce moment, de ce singulier avantage; aucun auteur vivant, j'ose le dire, n'a jeté dans le public, avant la révolution, la foule de mes idées révolutionelles; la réimpression de cette comédie peu connue en sera encore une preuve.

Le théâtre fut de tout tems le puissant législateur des usages et des manières, et le poëte a le droit de pourchasser ces orgueils déjoués, couverts de leur gothique oripeau, qui voudroient ennivrer les autres de leur fumée favorite.

Heureuse la loi qui a effacé les derniers et honteux vestiges de l'inégalité conventionnelle! Ce n'est point là un bienfait indifférent; car l'on ne peut pas

être égal ou libre à demi, et il apparte-noit à la philosophie de notre siècle, d'anéantir la vanité injurieuse de quelques hommes qui, par une contradiction insensée avec les lumières généralement répandues, offensoient, dans nos foyers et à chaque pas, le bon sens national.

Ce n'est pas tout-à-fait dans la capitale que l'on pourra bien juger de la ressemblance du portrait. On l'appréciera beaucoup mieux dans le fond de quelques provinces, où résident les originaux qu'on a voulu peindre ; ils y assommoient le paysan ; ce qui n'étoit pas bien.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu. *Volt.*

Ces nobles affligés ont abandonné la France et veulent y rentrer le fer et la flamme à la main ; le tout pour l'*honneur du blason*. Ainsi, un stupide raisonnement est toujours suivi d'une action extravagante ou criminelle ; mais, dit un écrivain connu : « les disproportions qui sont entre les hommes sont bien minces, pour être si vains ; les uns ont la goutte,

d'autres la pierre : les uns meurent, d'autres vont mourir ; ils ont une même ame pendant l'éternité, et elles ne sont différentes que pendant un quart-d'heure, c'est-à-dire, pendant qu'elles sont jointes à un corps. »

En réimprimant cette comédie sous le titre convenable du *Ci-devant Noble*, j'y ai fait quelques additions relatives à l'heureuse régénération des choses.

Chacun à son tour. Ce sont les nobles qui, sous l'ancien régime, s'enrichissoient des déprédations de la cour ; ce sont les nobles qui remplissoient exclusivement les premières places du ministère, de l'église et de l'armée ; ce sont les nobles qui, pendant plusieurs siècles, surent se soustraire aux charges publiques ; ce sont les nobles qui prétendoient, en dernier lieu, ne devoir payer l'impôt que comme contribution volontaire et momentanée, et seulement pour combler le *deficit* ; ce sont les nobles qui soutenoient aux états-généraux, qu'on devoit opiner par ordre

et non par tête ; ce sont les nobles enfin qui, dans l'assemblée nationale, s'opposoient à la suppression du régime féodal : seroit-il défendu aux ci-devant roturiers, bons citoyens, de rire un peu aujourd'hui de la décomposition subite du monstre féodal et de ces *nobles*, qui ne veulent pas être citoyens ?

LE CI-DEVANT NOBLE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, *seul*.

NON : il n'y a point d'homme au monde plus malheureux que moi. . . . . Je vivois à Paris, tranquille, fêté, répandu dans la meilleure société. . . Je fais un voyage en ces cantons ; j'entre, par hazard, au château de *Tempesac*, et là, j'y deviens tout-à-coup amoureux d'une fille charmante, et remplie de raison ; mais son père est un homme d'un caractère brutal, insupportable. . . . . Mon amour que je veux combattre, s'accroît dans l'absence. Alors, pour la voir de plus près, je renonce à la capitale, j'achète une charge d'épée. Qu'arrive-t-il ? Je me convaincs bientôt que j'ai à faire

à l'homme le plus bisarre, le plus.... pour obtenir la main de la fille, il me faut dissimuler l'antipathie que j'ai pour le père. Je visite fréquemment son château; toute cette petite ville jalouse en prend de l'humeur st se soulève contre moi... Eh! comment obtiendrai-je la fille de ce baron, dont les idées contrastent si fort avec les miennes?... J'ai écrit à son oncle, homme sensé et généreux; il ne me fait point de réponse : seroit-il malade ou mort! Dieu! j'aurois perdu ma dernière espérance... Cruel état! d'adorer la fille, de ne pouvoir aimer ni estimer le père....

SCÈNE II.

ERASTE, CAROLINE.

ERASTE, *étonné.*

Te voilà, Caroline, si matin?

CAROLINE.

On m'a mise à la porte, hier, avant le dîner, et je suis venue à la ville. Je l'ai quitté ce vieux château sans proportions et sans aîles, entouré de fossés bourbeux et flanqué de six tourelles; de tous côtés des écussons verdâtres, et des crénaux,

et des crevasses, des jours étroits, des portes bien basses, des halles au lieu de sallons; dans de gros murs, pour escaliers des entonnoirs et puis de larges foyers de briques par où entrent et sifflent les trente-deux vents; enfin, j'ai dit adieu au plus gothique, au plus noir des châteaux, et j'imagine bien que Pharamond habitoit ce noble et triste donjon, lorsqu'il fit publier la loi salique.

ERASTE.

Mais, que deviendra ta pauvre maîtresse, elle qui n'avoit que toi pour confidente ?...

CAROLINE.

Je l'ai quittée noyée dans les pleurs, suffoquée par les sanglots qui l'empêchoient de parler ; elle ne pouvoit que s'écrier : malheureuse que je suis ! ... Tenez, voici une lettre qu'elle a écrite à la dérobée.

ERASTE.

Donne : je reconnois l'écriture d'une main.... (*Après un silence.*) Elle me prie, avec instance de l'aller voir, d'arriver chez elle d'assez bonne heure pour prévenir le retour de son père, qui doit aller à la chasse... Elle me dit que ses malheurs sont parvenus à leur comble.

CAROLINE.

Je ne sais comment elle y résiste encore, à vous dire vrai. . . . .

ERATTE.

Père inhumain ! mon cœur est déchiré.

CAROLINE.

Prenez pitié de ma maîtresse ; elle croit à votre probité : prenez un parti décisif ; enlevez-là. . . .

ERASTE.

Que dis-tu ? . . . .

CAROLINE.

Transportez-là chez son oncle ou dans un couvent.

ERASTE.

Tu perds le sens. . . . Caroline. . . . .

CAROLINE.

Ce ne sera point un crime. . . . Elle a vingt-trois ans. . . . Tout le monde vous en saura gré.

ERASTE.

Son oncle désapprouveroit formellement une pareille entreprise. . . . . . . D'ailleurs, l'honnête-homme obéit aux loix, toutes cruelles qu'elles

sont ; il respecte l'ordre public et l'autorité paternelle , jusques dans l'inhumain qui en abuse.

CAROLINE.

Elle ne vous a point dit la vingtième partie de ce qu'elle a à souffrir ; s'il est grossier devant le monde, il est insupportable et féroce en particulier ; il ne craint point de profaner , par les juremens les plus effroyables , les oreilles timides et chastes de sa fille , qui est une colombe pour la douceur , et un ange pour l'innocence.

ERASTE.

Hélas !

CAROLINE.

Je ne regrette que ma maîtresse.... Je ne suis restée si long-tems dans cet ennuyeux château , qu'à cause d'elle.

ERASTE.

Je le sais.

CAROLINE.

Jusqu'ici vaincue par ses prières ; j'ai combattu... Et qui résisteroit à ses larmes ? . . . Mais enfin j'ai dû sortir.

ERASTE.

Tu es bien sûre qu'elle m'aime ?

CAROLINE.

Vous êtes bien peu pénétrant, ou bien exigeant, si vous en doutez.... Elle vous préfère à tous ceux qu'elle a vus....... Elle prononce fréquemment votre nom.... Ne manquez pas de vous rendre aujourd'hui au château... et de bonne heure.

ERASTE.

Hélas! l'intérêt dû à ses malheurs m'avoit déjà favorablement disposé pour elle.... Je les avois appris par la voix publique. Un jour que le père étoit allé faire une coupe de bois autour de son parc, j'entrai pour mieux m'assurer de son état, et je la trouvai pleine de grâces, d'esprit, de sagesse, de modestie et d'une figure qui annonçoit l'ame la plus courageuse et la plus élevée.

CAROLINE.

Ah! monsieur, que seroit-ce donc, si le chagrin qu'elle ne peut vaincre, n'altéroit pas sa beauté?..... Vingt fois elle m'a parlé de cette première entrevue...... mais ce vilain marquis qui l'obsède toujours,

ERASTE.

Je ne lui fais pas l'honneur de le redouter.

CAROLINE.

Mais, prenez-y garde; si le Baron fait un choix

par lui-même, ce ne sera que d'un homme élevé dans ses principes ; or, ce marquis, vieux, débauché, qui parle sans cesse mal des femmes, paroît lui convenir.

ERASTE.

Seroit-il possible ? . . . Tu m'allarmes.

CAROLINE.

Je vous le répète, enlevez-là, monsieur, enlevez-là, je vous en supplie. . . .

ERASTE.

Mais tu extravagues, Caroline.

CAROLINE.

Vous ferez une action charitable, et dont tout le monde vous remerciera.

ERASTE.

Je ne puis rien oser, parce qu'on ne verroit que l'action criminelle, et non les motifs qui pourroient l'excuser. . . . Puis, les loix qu'il faut respecter !

CAROLINE.

Les loix doivent-elles éterniser notre infortune? Je ne serois pas embarrassée, moi, de prouver devant les tribunaux que cela deviendroit très-légi-

time ; car il y va de sa vie, monsieur ; j'en suis sûre.

ERASTE.

Tu me déchires l'ame.

CAROLINE.

Et pourquoi donc ne pas permettre à une femme de plaider une bonne fois une pareille cause et qui l'intéresse de si près, là en présence des magistrats assemblés? On entendroit des raisons nouvelles, et que tous vos avocats n'ont jamais entrevues; car ils ne sont pas nous.

ERASTE.

Hélas!

CAROLINE.

Vous soupirez.,.. grande ressource!... Elle se consume; elle périt.

ERASTE.

Et où est-il son bourreau?

CAROLINE.

Il est dans les champs; en guêtres; la carnacière sur le dos, faisant enrager ses voisins et toutes les bêtes du canton, mais je l'entends.... c'est lui.... le terrible..... homme!.... mon sang se glace.... cachez-moi bien...,

ERASTE.

Personne ne te verra, passe par ici... (*Caroline entre dans un cabinet.*) Quel supplice que d'avoir à cacher le sentiment pénible que m'inspire sa présence.

SCÈNE III.

LE BARON, *avec des bottines, un surtout de pluche bleue, une cravate noire, un plumet rouge et un fusil à la main,*

LE MARQUIS, ERASTE.

LE BARON.

ALLONS, viens-tu à la chasse avec nous, ce matin?

ERASTE.

Dispensez-m'en, messieurs, j'ai à écrire....

LE BARON.

Eh! oui, lire et écrire, belle occupation à votre âge!...

LE MARQUIS.

Un gentil-homme se latiniser la tête, lire, grater du papier.... quel emploi!

ERASTE.

Cela m'amuse, et remplit le vuide de mes journées.

LE BARON.

Où est le tems, morbleu ! où un roi de France, pour signer, trempoit le gantelet dans un pot d'encre, sans daigner toucher la plume du bout du doigt, et imprimoit ainsi sa signature de toute sa main royale ?

LE MARQUIS.

Si j'étois roi, je ne signerois les dépêches, morbleu ! que du pommeau de l'épée.

LE BARON.

Tu les a vus les portraits de mes quadrisayeux ; ces hommes d'armes, cuirassés, bottés, éperonés, balafrant, balafrés : eh bien ! tous ces braves capitaines-là ne savoient pas écrire.

ERASTE, *souriant.*

Partagez-vous ce mérite-là avec vos ancêtres ?

LE BARON.

Eh ! qu'est-ce que cela apprend ? Rien....

ERASTE.

Rien.....

LE BARON

Le dédain des livres et de cette roture qui les compose, l'amour de la chasse, voilà l'appanage essentiel du véritable gentil-homme.... Eh! que ne fais-tu comme nous; que ne viens-tu dans l'abbaye voisine, l'on y fait bonne chère: la table est dressée dès huit heures du matin, et jamais desservie.... C'est à qui préviendra l'ennui.... point de bibliothèque poudreuse dans la maison.

ERASTE, *sur le même ton.*

On dit que le cuisinier y est l'homme le plus important et le plus occupé?....

LE BARON.

Sans doute, et bien leur en prend..... Que feras-tu ici avec tes habitudes solitaires?... Enfermé comme un hypocondre; va plutôt faire ta cour à des femmes.... Toutes celles de la ville soupirent, en ce moment, après toi. A ton âge, j'étois téméraire, impétueux; je ne m'amusois pas aux formalités des soupirs; je brusquois, je triomphois.... Si tu avois l'ambition d'aller essayer le pouvoir de ta figure et de ta bonne mine...,

ERASTE.

Je m'instruis des devoirs de mon état,... Un officier doit se rendre utile à sa patrie.

LE BARON.

Mais, n'êtes-vous pas un aîné de famille, monsieur ?

ERASTE.

Oui.

LE BARON.

Et moi aussi, parbleu ! ainsi donc mon cadet a servi, il étoit fait pour cela ; mais un aîné ne doit pas servir, qu'au préalable on ne lui donne un régiment. . . .

LE MARQUIS, *avec emphase.*

Il y a long-tems que monsieur de Tempesac seroit général, s'il s'étoit donné la peine de servir.

LE BARON.

La fierté de l'antique noblesse est l'attribut de tous les aînés de notre maison ; ce n'est pas à eux de supplier la cour ; et ma fille, malgré son sexe, sent toutes les prérogatives de son extraction. . . .

LE MARQUIS.

Oh ! c'est une admirable créature ! . . . . Il est impossible qu'elle déroge. . . .

LE BARON.

Qu'elle déroge ! tubleu ! à six ans, elle donna

un soufflet au fils d'un président qui en avoit huit, et qui avoit osé l'embrasser à la fin d'un menuet, après quoi, elle lui présenta noblement sa main à baiser.

LE MARQUIS.

Voilà une action qui attestoit sa dignité héréditaire ; et qu'on révoque en doute la force du sang !

LE BARON.

Oui ; c'est mon sang qui agissoit en elle ; car sa mère (je puis me vanter de deux quartiers de noblesse qu'elle avoit de moins).... Aussi, les fautes de mes enfans ne procèdent, à coup sûr, que de leur mère.

ERASTE, *à part.*

Quel rodomont bavard ! Quel être ennuyeux !... Faut-il que je sois obligé d'écouter de telles absurdités !

LE BARON.

Je dis un peu cela pour toi, parce que dernièrement tu as fait, dit-on, quelques complimens à la fille de la présidente.

ERASTE.

Moi ! .... Qui vous a dit cela ?

LE BARON.

Si tu épouses la fille de la présidente, nous te ferons mettre l'épée à la main.

ERASTE, *avec fermeté.*

Je ne refuse pas de me battre quand on me provoque ; mais je puis vous protester que je n'ai jamais eu le dessein d'épouser la fille du président.

LE BARON.

A la bonne heure ! . . . . Je te crois trop d'honneur pour te mésallier, pour songer à la robe. . .

ERASTE.

Je vous ferai observer néanmoins que cet état ne déroge pas ; il faut autant de courage, de fermeté de désintéressement pour porter, avec honneur, le glaive de Thémis que celui de Mars.

LE BARON.

La belle phrase ! . . . . Maudits livres ! voilà ce qu'ils inspirent ! , . . . Que c'est à bon droit que je les hais !

ERASTE.

Au reste, je ne sors presque plus et je ne m'en repens pas.

LE BARON.

Je viens aussi très-rarement à la ville. . . . . Un homme comme moi n'est pas fait pour visiter ces gens-là. . . . . Croiriez-vous que du vivant de ma

femme, une madame de Dauphinasse osa s'asseoir dans un fauteuil à bras, quand madame de Tempesac lui fit l'honneur de la visiter.

LE MARQUIS, *faisant l'étonné.*

Quoi ! elle osa traiter d'égale à égale.

LE BARON.

Je veux un jour vous faire suivre les ramifications de mon arbre généalogique ; vous serez stupéfait d'y trouver plus de cent vassaux qui valent mieux qu'eux.

LE MARQUIS.

Je le crois. . . . Un vilain ennobli depuis deux cens ans ; voilà tout ce qu'on rencontre aujourd'hui, portant la tête haute.

LE BARON.

La tête haute ! tandis qu'un de mes ancêtres à marché à la première croisade, et que dans ma salle d'armes, je possède encore son baudrier.

LE MARQUIS.

C'est s'encanailler que de condescendre aux usages bourgeois ; tristes sociétés ! qu'y voit-on ! Une madame de Pleinsec qui s'est fait nommer dame de charité, pour pouvoir médire plus à son aise.

LE BARON.

Et monsieur l'avocat du roi, son complaisant, très-mince, très-plat, qui étudie le matin ses anecdotes et ses historiettes, et qui se trouve tout dérouté quand sa mémoire est en défaut.

LE MARQUIS.

Et madame de Lonsel et son grand Directeur....

LE BARON.

Et madame de Verli qui n'ose parler qu'avec un extrême ménagement à son laquais, quand elle le voit de mauvaise humeur. . . . ah ! ah ! ah !

LE MARQUIS.

Et madame de Pusode qui croit qu'on a oublié qu'elle auroit obtenu un mari par arrêt de la la cour.

LE BARON, *à Eraste.*

Par arrêt de la cour ! . . . . . et tu vois toujours tout cela ! . . .

ERASTE, *sortant de sa rêverie.*

Je ne vois plus personne. . . . On dit à Paris que la vie de Province est moins dissipée, qu'on y vit plus avec soi-même, et que l'on y peut réfléchir; que l'intérêt et l'intrigue y règnent moins; que l'a-

mitié

mitié y est plus sincère, on se trompe : les tracasseries, les petitesses, les jalousies plus actives qu'ailleurs, y épuisent tristement les jours.... Puis, l'on se trouve mêlé, à son insçu, dans les plus sots caquets.

LE BARON.

Oh ! j'entends. Eh ! comment as-tu fait ton compte, pour te brouiller subitement avec la moitié de la ville, et soulever l'autre contre toi ?

ERASTE.

Fort innocemment, je vous jure.... Je me suis mis en route pour faire mes visites, et en sortant de chez moi, je suis entré tout naturellement dans la maison la plus voisine ; j'ai suivi mon chemin, en m'arrêtant à droite et à gauche, et voulant faire politesse à tout le monde, qu'est-il arrivé ? que l'on m'a fait un crime irrémissible d'avoir suivi l'ordre du quartier, au lieu de prendre l'ordre des qualités. Le président est furieux de ce que j'ai débuté par le receveur des fermes ; le lieutenant des eaux et forêts ne me pardonne pas d'avoir visité, avant lui, le directeur ; l'élu jette les hauts cris de ce que je ne l'ai vu qu'après le contrôleur des domaines, et le conseiller me taxe de n'avoir vécu qu'en mauvaise compagnie, parce ma chaise s'est d'abord arrêtée à la porte du rece-

veur au grenier à sel ; c'est un déchaînement universel, et l'on a balancé à me rendre mes visites.

LE BARON.

Tu ne connois pas aussi la distinction des rangs.

ERASTE.

Il auroit fallu circuler avec mes porteurs huit jours de suite, pour accomplir l'ordre qu'on exigeoit de moi. J'ai eu, ma foi, pitié de mes porteurs....

LE BARON.

Eh ! tu restes donc avec tes livres ; adieu. . . ne manque pas du moins à venir dîner avec nous au château. . . .

ERASTE.

Je n'y manquerai certainement pas.

LE MARQUIS.

Vous serez tantôt complice de notre chasse, monsieur le philosophe ; car vous en mangerez. . .

LE BARON.

Adieu ! grand lecteur de fariboles.

LE MARQUIS.

Laissez-le. . . . il en sera bien puni ; son appétit n'égalera pas le nôtre. . . ,

SCÈNE IV.

ERASTE, *seul.*

ET il me faut supporter sa société... manger à sa table ; ... il n'est donné qu'à l'amour de remporter une telle victoire..... Ciel ! il ne se peut que tu ne l'ayes ornée de tant de vertus, que pour la laisser à jamais en de pareilles mains, (*appellant Caroline*). Caroline, Caroline, tu peux sortir présentement.

CAROLINE, *derrière la scène.*

Est-il loin, monsieur ? ... Est-il bien loin ? ..

ERASTE.

Oui : ... viens... tu peux paroître....

CAROLINE.

M'en répondez-vous ; ne reviendra-t-il point sur ses pas ?

ERASTE.

Non.

CAROLINE, *avançant à pas comptés.*

Je tremble d'approcher et de rencontrer jusqu'à son ombre : ah ! mon Dieu ! (*elle recule paroissant sur la scène.* Je suis toute tremblante....

SCÈNE V.

ERASTE, CAROLINE.

ERASTE.

RASSURE-toi.... et de quoi as-tu peur?

CAROLINE.

J'ai bien de la peine à me rassurer.... n'est-il pas encore là avec son fusil, ce méchant homme?...

ERASTE.

Eh bien! que fait son fusil et sa personne?

CAROLINE.

Ah! vous ne l'avez pas vu comme moi.... ce terrible homme..... les yeux éteincelans; je ne puis pas vous dire tout.... Si vous l'aviez vu!..

ERASTE.

Nous devinons... il aura mis ta vertu à quelque forte épreuve, et c'est à raison de ta sagesse victorieuse qu'il t'aura renvoyée.

CAROLINE.

Je ne le dirois pas à d'autre qu'à vous, mais la confiance que j'ai en votre discrétion et votre prudence....

ERASTE.

Tu es donc à la ville depuis hier? . . .

CAROLINE.

Oui, monsieur; depuis ce tems-là j'ai eu assez de loisir pour entendre votre panégyrique, divisé en plusieurs points.

ERASTE.

Comment parle-t-on de moi, qui ne fréquente plus personne?

CAROLINE.

C'est à cause de cela. . . . . il faut que la bonne compagnie vous soupçonne d'avoir conçu du mépris pour elle; et cela ne se pardonne point. . . . car, dans cette ville, on avoit des vues sur vous, à ce qu'il paroît.

ERASTE.

Je n'ai pu me familiariser avec le vuide de toutes ces sociétés. . . . . Chacun vouloit m'attirer dans son parti, et je n'ai voulu en épouser aucun.

CAROLINE.

Eh bien! il en résulte que vous avez tout le monde pour ennemi; de tout côté on se ligue contre vous: on relève malignement ce que vous avez dit.

ERASTE.

Ou plutôt, ce que je n'ai pas dit; car je suis l'homme de France qui parle le moins des autres...

CAROLINE.

Il faut que cela soit encore pis que de parler; si vous gardez le silence, on ne le garde pas sur votre compte; on recherche votre naissance, vos mœurs, d'où vous venez, ce que vous avez fait, ce que vous êtes, ce que vous faites et ce que vous ferez....

ERASTE.

Eh bien! l'on dit.... (*s'arrêtant*) au reste, je ne veux pas le savoir.... Qu'importe les idées d'autrui sur notre compte.... comme si cela pouvoit changer quelque chose à notre situation!

CAROLINE.

Tous ces propos viennent de ce que vous ne savez pas vivre en province, c'est-à-dire, vous ennuyer décemment.... puis vous ne jouez pas, et c'est par-tout le plus grand des torts.

ERASTE.

Je n'ai pas besoin de cotteries, j'aime.... mes jours sont remplis... puis, qu'irai-je faire? passer une soirée entière à filer ennuyeusement des cartes,

voir tous les yeux fixés et les esprits tendus sur l'apparition d'une figure, perdre souvent les plus belles heures du jour, dans la plus belle saison de l'année.... Il y a là de terribles douairières qui s'incorporent aux coussins d'un fauteuil, et qui ne s'en détachent jamais; elles vous fixent malgré vous sur un siége bien avant jusques dans la nuit, et vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune, que des rayons du soleil.

SCÈNE VI.

ERASTE, CAROLINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, voici une lettre de la grande poste..

ERASTE, *vivement.*

Ah! mon ami, donne. Si c'étoit celle que j'attends!.. oui... je me flatte... je crois... oui... c'est, c'est... elle qui va décider... Lisons... le cœur me bat.

CAROLINE.

Mais, monsieur, vous allez la déchirer..... prenez donc garde.

ERASTE, *déchirant.*

Pourquoi une enveloppe ?.. Lisons.... « Je » n'ai pu vous écrire plutôt ; rendez-vous au châ- » teau de Tempesac, j'y serai le quatorze, sans » faute. » (*avec transport*) C'est aujourd'hui !

CAROLINE.

Oui, monsieur ; c'est aujourd'hui le quatorze.

ERASTE.

Jour heureux ! (*continuant*) « Je ne veux pas » qu'il soit dit que nous nous sommes vus ail- » leurs ; j'ai pris les mesures les plus sages pour » abréger les plus douloureux chagrins de ma » nièce, je les sens bien vivement ; je parlerai, » j'agirai, et ses malheurs, je crois, ne seront » pas éternels... Le comte de *** » Ah ! je reconnois la main et l'ame de son oncle... Allons, je pars ; adieu ! Caroline. (*à son domestique*) qu'on m'habille.

CAROLINE, *seule.*

Il ne veut plus causer ; le voilà qui tombe dans ses rêveries ; comme il tient les bras en l'air ! comme il soupire !... ce que c'est que l'amour ! le conduira-t-il au but de ses vœux ? Oh ! ce mariage-là est de tous les mariages possibles, le plus difficile à terminer.

ACTE SECOND.

La Scène est au Château de Tempesac.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE***, ERASTE.

ERASTE, *embrassant le Comte.*

AH ! monsieur, vous êtes tout pour moi.

LE COMTE.

Votre conduite ne mérite que des louanges, et je me flatte de vous revoir tel que je vous ai connu.

ERASTE.

Vous voyez mes actions et nos destinées ; soyez ici notre juge.

LE COMTE.

Comptez désormais sur moi ; ou la chose sera impossible, ou vous l'épouserez. . . .

ERASTE.

Je suis vivement agité entre la crainte et l'espérance.

LE COMTE.

Vous avez du moins la liberté de lui rendre quelques visites. . . . c'est déjà un grand point.

ERASTE.

Oui ; parce que je prends soin d'imaginer quelque mariage en l'air, et qu'il est loin de soupçonner que j'aime éperduement sa fille : s'il le savoit, ce seroit pour lui un nouveau motif de la tyranniser et qu'il ne négligeroit pas.

LE COMTE.

Ne vous brusque-t-il pas quelquefois ?

ERATTE.

Quelquefois ; . . . mais je ne lui oppose aucune résistance. . . Je suis amoureux, je dissimule.

LE COMTE.

Mais, ne vous tient-il pas des propos ?

ERASTE.

Non ; parce que j'ai soin, en même tems, de ne pas le rendre trop familier, et que je lui ai raconté les combats d'où je suis sorti à mon avantage. . . . mais comment la soustraire à l'autorité cruelle qui l'opprime journellement?

LE COMTE.

Excepté le mariage, tout autre moyen me pa-

roît impraticable. Recourir aux tribunaux, c'est une marche lente, incertaine, qui d'ailleurs fixe les regards du public.

ERASTE.

Et si je m'offrois enfin ?... avec la sécurité de l'honneur.

LE COMTE.

Ne vous offrez pas encore.... vous seriez refusé infailliblement....

ERASTE.

Savez-vous qu'il affecte de répéter souvent qu'il brûlera la cervelle à quiconque seroit assez hardi pour s'attacher à sa fille sans son aveu ; je sens bien que ce discours s'adresse à moi ; mais je feins de ne pas le comprendre.

LE COMTE.

Feignez toujours (*tirant un mouchoir de sa poche et s'essuyant les yeux.*) Pardonnez, je ne vois point ces lieux sans émotion.... c'est ici que ma sœur, ma pauvre sœur... Ah ! monsieur, périsse le jour où il l'épousa ! Elle étoit née du caractère le plus doux ; mais malgré sa modération, que n'eut-elle pas à souffrir de son époux ! La fureur du jeu, l'emportement de la débauche, l'entraînèrent dans des habitudes qui devinrent incurables ; bientôt il

ne garda plus de ménagement ; insensible à tout ce qui auroit pu toucher l'ame la plus féroce, il dépouilla sa femme de ses pierreries, de ses bijoux ; il brisa les coffres de sa toilette, enfonça les armoires, les commodes, les buffets ; vendit, dissipa le mobilier, en fit des sacrifices au libertinage, et réduisit ma sœur au point de n'oser se donner le nécessaire.

ERASTE.

Mais, il n'a donc reçu aucuns principes, aucune sorte d'éducation ? . . .

LE COMTE.

Lui ! amoureux de son ridicule despotisme, il n'a su que se livrer aux extravagances les plus bisarres, et tout ce qu'il y a de plus absurde, a trouvé place dans sa tête ; inutile à sa patrie par esprit d'indépendance, parlant mal de la cour qu'il ne connoît pas. . . tour-à-tour stupide ou féroce, écraser la foiblesse dans l'obscurité d'un fief ; telle est la prérogative dont il s'énorgueillit.

ERASTE.

Et les loix ne protègent point des femmes malheureuses à ce point !

LE COMTE.

Les implorer, n'est pas triompher ; elle aima

mieux dévorer ses chagrins : elle les cacha à tous les siens ; elle affecta même de la tranquillité ; elle souffrit sans se plaindre, sans demander aux hommes une justice que son barbare époux lui refusoit ; elle est morte, hélas ! et c'est ainsi que ses peines ont pris fin.

ERASTE.

Je m'attendris sur son sort. . . . que la fille du moins ne soit pas aussi infortunée que l'a été la mère.

LE COMTE.

C'est ce que je voudrois empêcher. Dès qu'il fut en état de porter un fusil, il se rendit redoutable à tout le canton ; malheur aux paysans qui avoient des chiens ; il les tuoit à leurs côtés ; plus malheureuses encore les pauvres femmes qui osoient couper de la fougère, ou ramasser du bois dans l'enceinte de la gentilhommière ; elles étoient battues sans pitié et souvent estropiées.

ERASTE.

Hélas ! c'est ce que nous avons vu trop souvent.

LE COMTE.

Il avoit un fils qui est mort de fatigues, en remplissant l'emploi de le suivre à la chasse, de mener ses chiens et de porter ses fusils. Le pauvre jeune homme !

ERASTE.

Sa sœur le pleure encore.

LE COMTE.

Son père lui gâtoit déjà l'esprit, et le formoit à se croire d'une haute importance sur le globe terrestre ; lorsqu'il se trouvoit le soir autour d'un rôti de venaison... il l'envoyoit tous les jours à l'affut dans les marais et avec les canards sauvages... telle fut son unique éducation.

ERASTE.

Ainsi, sa tyrannie, toujours dure, inflexible, sans pitié et sans pudeur, s'est appésantie jusques sur son fils.

LE COMTE.

Vous le voyez ; quand la noblesse ne conduit pas à la vertu, elle est bien au-dessous de la roture.

ERASTE.

Il y a long-tems que vous ne l'avez vu ?

LE COMTE.

Trois ans... et sans vous, sans ma nièce, je ne le verrois plus, car je m'estimerois heureux de pouvoir éviter sa vue, et de l'abandonner aux chimères dont il nourrit son orgueil insupportable.

ERASTE.

Il a renchéri en extravagances depuis ce tems-là.

LE COMTE.

Oh! s'il n'avoit que des ridicules! ... mais rien n'est si digne de pitié que le mépris qu'il affecte pour ceux qu'il appelle ses inférieurs, et qu'il croit indignes de communiquer avec lui.

ERASTE.

Vous le verrez prendre les débris de son château pour les ruines d'un palais, comparer son curé à un pontife, ses valets à des favoris, ses quatre chiens à une meute, six fusils et quelques armes rouillées à un arsenal; il veut que ses paysans l'appellent *Monseigneur*, parce qu'il vaut bien, dit-il, un intendant... le banc de sa paroisse est pour lui un trône.... quand il passe devant ses titres, il salue ses parchemins.

LE COMTE.

Hélas! quand viendra la chûte de ces honteux et déplorables préjugés? Il est bien tems que j'arrive, à ce que je vois; je quitte une jolie habitation que j'ai cherché à embellir depuis douze ans que je me suis retiré du service.... Ce seroit une vie très-douce, si elle n'étoit pas troublée incessamment par l'image de l'infortunée qui languit ici sous le joug le plus dur.

ERASTE.

Elle mérite votre tendresse.

LE COMTE.

Qui le sait mieux que moi ?

ERASTE.

J'ai souvent admiré la fermeté de son caractère ; l'amour aura-t-il la gloire de la toucher ?

LE COMTE.

Je le crois... mais il paroît que vous n'êtes pas grand admirateur de vos nouveaux compatriotes.

ERASTE.

Il s'en faut.

LE COMTE.

Et comment vivent-ils.

ERASTE.

La mésintelligence règne sans cesse entre les habitans, et le cérémonial complète leur sottise : puis, les tons incroyables... c'est un commerage perpétuel, un tissu de tracasseries....

LE COMTE.

Ils se plaident toujours.

ERASTE.

Ils sont tous en guerre ouverte.... il faut en-

tendre

tendre l'origine de ces débats, qui se perd dans la nuit des tems ; et la plûpart de ces querelles dérivent des charges de l'œuvre et fabrique, du pain-béni et des processions.

LE COMTE.

Oh ! que les hommes sont petits, dès qu'ils se livrent à la vanité !

ERASTE.

Le prévôt, pour avoir arrêté trois ou quatre bandits, s'imagine être le libérateur de tout le royaume, et ne se compare pas moins qu'à Cicéron, qui garantit Rome des fureurs de Catilina.. Jusqu'au commandant de la maréchaussée veut représenter comme un maréchal-de-France.

LE COMTE.

Comme chacun cherche ici bas à boursoufler son existence.

SCÈNE II.

LE COMTE, CONSTANCE, ERASTE.

CONSTANCE *volant dans les bras du Comte.*

O mon unique appui ! il semble que je sorte du tombeau. . . . Depuis huit années, je n'ai pas eu,

dans la vie, un plus bel instant. . . . . ah! mon oncle!

LE COMTE.

Ma nièce.

CONSTANCE.

Qu'il m'est doux de me sentir dans vos bras... Voici enfin un jour heureux... et qui me console. Une partie de ma première jeunesse a coulé près de vous sans peines et sans chagrins.... Depuis, tout a changé, et dans mon infortune, je n'ai jamais osé prononcer votre nom devant mon père...

LE COMTE.

Quoi! tu n'as pu rien gagner sur son cœur... toi?...

CONSTANCE.

Hélas! je n'ai pas même eu le courage de tomber à ses genoux. C'est en vain que mes regards tremblans interrogent les siens, que je cherche à l'attendrir; il m'oppose toujours un front sévère; sa voix m'effraye, et je crois voir sa main toujours prête à me repousser, c'en est trop..... je succombe.

LE COMTE.

Le chef-d'œuvre de la raison, ma nièce, est de vivre avec ceux qui n'en ont point..... Je viens pour terminer vos peines, s'il m'est possible.

ERASTE.

Vous connoissez mes sentimens, monsieur; vous daignez les approuver; voilà mon bien, mon trésor, ma félicité : jamais rien ne m'a plus intéressé dans le monde; je ne crains plus que de n'être pas assez digne pour l'obtenir.

CONSTANCE, *à Eraste.*

Et moi, je n'ai jamais cru devoir vous dissimuler, monsieur, que je suis sensible à cette tendresse, qui a tous les caractères de l'estime et de l'honnêteté. Une ame qui s'annonce comme la vôtre, ne tarde point à faire partager ses sentimens... S'il m'est permis d'être à vous, ma main suivra le don de mon cœur; mais vous connoissez les obstacles sans nombre....

ERASTE.

Je les surmonterai... vous me dirigerez, je ne ferai point de fausses démarches....., Je n'osois d'abord vous avouer ce que je sentois, parce que j'aimois véritablement, et qui aime véritablement, craint de déplaire.... aujourd'hui j'oserai tout....

LE COMTE.

Espérons, mes amis, espérons!

ERASTE.

Ma raison vous adore; c'est vous dire que je

n'aurai jamais d'autre femme que vous ; j'éprouve déjà la récompense de la vertu, dans le sentiment d'admiration que vous m'inspirez.

CONSTANCE.

J'aurai besoin de la plus grande fermeté ; mon père, (que ne puis-je en douter !) mon père veut me livrer au marquis.

LE COMTE.

Il ne pouvoit manquer ce nouvel attentat ! Quoi ! il porteroit jusques-là l'abus de son autorité ?

ERASTE.

Si vous l'épousiez..... hélas ! je n'y pourrois survivre !

LE COMTE.

Mes amis ! je m'opposerai à sa tyrannie de tout mon pouvoir... mais, prenons toujours les mesures les plus sages, et évitons l'éclat.... Venez, mon cher Eraste ; aussi bien ne tardera-t-il pas à rentrer ; or, n'ayons pas l'air de nous être rencontrés, ni sur-tout d'avoir parlé ensemble.

SCÈNE III.

CONSTANCE, *seule.*

J'Accomplirai mes devoirs ; je le servirai toujours comme la fille la plus tendre... mais il ne dépend pas de moi de l'aimer. O mon Dieu ! pardonnez ; je suis une fille indigne ; je n'aime point mon père : faites que je l'aime. Hélas ! il ne tiendroit qu'à lui ; d'un mot, il me rappelleroit ; mais un mot tendre ou paternel n'est jamais sorti de sa bouche... Que de fois je suis venue pour parler à son cœur ; il me foudroye d'un regard, et ce regard anéantit toutes mes résolutions ; il ne veut, hélas ! que l'obéissance servile d'une esclave..... oh ! dieu ! quand pourrai-je aimer mon père ?

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, CONSTANCE.

LE BARON, *en entrant, à un valet.*

ALLONS, prends mon fusil... ma foi, c'est bien tirer... nous avons fait la plus belle chasse !... plus un chasseur est chargé, plus il revient leste

et gaillard... quarante-quatre pièces pour mon compte!...

LE MARQUIS.

Et moi, s'il vous plaît, trente-deux.

LE BARON.

Sans ces coquins de braconiers, j'aurois le gibier d'un prince... j'en coucherai en joue quelqu'un au premier jour... dieu me damne.

LE MARQUIS.

Et moi, je voudrois, pour ma part, en envoyer sept ou huit aux galères, au nom de la justice.

LE BARON.

Mais tous ces paysans qui sont oisifs après les corvées, devroient bien nous servir d'autant de gardes de chasse.... Qu'en pensez-vous?..

LE MARQUIS.

Sans doute... oh! cela viendra; la noblesse... ah! çà, c'est arrangé comme nous l'avons dit... ma terre.,.

LE BARON.

Votre terre! bon!

LE MARQUIS.

Puis, donation absolue, entière aux descen-

dans. . . deshéritant tous collatéraux. . . aussi j'attends que. . . ah ! beau-père !

LE BARON, *à voix basse.*

Je vais lui annoncer son mariage. . . (*à sa fille, en s'asseyant*) allons, je suis fatigué ; qu'on me tire mes bottines. (*Constance tire les bottines de son père.*) Il y a des gens qui se mêlent des affaires de famille sans qu'on les en prie ; mais le maître absolu commande, et tous les beaux projets s'en vont en fumée : parce que ton oncle est arrivé ; ah ! ah ! te voilà, tu te crois forte avec lui, marche droit plus que jamais, je te le conseille ; il a des idées roturières, ton oncle ; il me fait pitié tant il est étranger à l'art héraldique. (*comme elle s'éloigne*) viens ici. . . ne m'entends-tu pas ?

LE MARQUIS, *à part.*

Il faut que j'intercède pour elle. (*haut*) Allons, papa, de la douceur, pour cette aimable enfant. Vous ne voulez pas non plus en faire une religieuse ; ce seroit bien dommage ! (*à part*) quelle taille !

LE BARON.

Oh ! parbleu ! à la moindre désobéissance. . . . les nobles ont-ils des filles, eh bien ! ne voilà-t-il pas que des vilains osent insolemment lever les yeux jusqu'à elles : tu devrois me rendre grâce de

n'être pas sous la grille, à l'abri de ces regards profanes et téméraires. . . je pense bien que tu en est choquée la première, mais les cloitres d'ailleurs sont bien imaginés comme un rempart. . .

LE MARQUIS.

J'espère que mademoiselle n'aura point cette vocation. . . Interrompre un si bel arbre généalogique! tant de grâces, de beauté! . . .

LE BARON.

Un mari ne doit être vu, pour la première fois, par celle qu'il épouse, qu'au moment où le père, secondé d'un prêtre, la conduit à l'autel pour la remettre entre les mains de l'homme noble qu'il aura choisi.

CONSTANCE, *à part*

Je suis perdue! . . voilà ce que je redoutois.

LE MARQUIS.

Ah! mademoiselle est trop bien née pour ne pas sentir les distances, et ce que vous ferez pour transmettre intacte toute la pureté de son sang, de ce sang illustre qui remonte jusqu'à Charlemagne... et qui même avant. . . .

LE BARON.

Réponds dignement aux soins que j'ai pris de

te conserver pour quelqu'un qui compte des ayeux, lesquels ont vu naître la monarchie, et prends garde sur-tout de te croire soutenue par l'arrivée de ton oncle. . . il me déplaît. . .

CONSTANCE.

Vous savez, mon père, que jamais ma timide voix n'a osé contredire aucuns de vos ordres; je me réjouis de l'arrivée de mon cher oncle; mais je n'ai jamais reconnu d'autre autorité que la vôtre; et j'y suis entièrement et éternellement soumise.

LE MARQUIS.

Oh! papa! on ne sauroit mieux répondre, convenez-en; vous voyez qu'elle est très-bien disposée à ne jamais avoir d'autre volonté que la vôtre. (*A part.*) Je ne me sens pas d'aise; les palpitations de son sein. . . .

LE BARON, *à sa fille.*

Allons; levez les yeux: regardez monsieur le marquis, regardez-le; vous m'entendez?

CONSTANCE, *interdite.*

L'amour, mon père, est nécessaire en mariage autant que l'obéissance dans l'état de fille. . .

LE BARON.

Mauvaise réponse: l'amour est une passion, et

une fille honnête ne doit point avoir de passion...
l'amour viendra, il vient assez.

LE MARQUIS.

De grâce, ne la grondez pas, cher papa ; elle fera tout ce que vous ordonnerez ; il faut pardonner à la prenière surprise..., la pudeur... elle soupire.... ah !

LE BARON, *d'un ton goguenard.*

Ma fille, qu'un mari de soixante ans ne te fasse point peur ; il tire avec une adresse et il chasse avec une ardeur !...

LE MARQUIS.

Oui, mademoiselle, j'en vaux bien un jeune ; j'aspire à vous posséder dans ma terre : on a bien raison de dire que les sentimens élevés n'appartiennent qu'à la noblesse. Vous avez le cœur un peu haut, mademoiselle, c'est ce que j'aime.... insensiblement, les personnes qui doivent fondre, dans un même lien, le sang de leurs maisons, ne peuvent s'éviter. Vous ne répondez pas... ah ! j'adore jusqu'à votre silence : permettez que je l'interprête... Je veux laisser à un autre moment.. (*embrassant le baron.*) Adieu, cher baron, adieu ! (*à demi-voix.*) la construction engageante de sa taille ! elle ne manquera pas d'être mère, je vous

le proteste, et je crains bien que ce ne soit pour tous les ans.

SCÈNE V.

LE BARON, CONSTANCE.

LE BARON, *assis.*

AINSI, ton oncle est venu fort à propos, et je m'en réjouis ; il verra ce dont il me pressoit si fort par ses lettres. . . Qu'il ne s'imagine pas que vaincu par ses sollicitations, je t'accorde. . . non, non. ., il n'y entre pour rien., car autrement il en seroit peut-être orgueilleux. . . J'ai mes raisons, et moi seul les sait. Je ne veux, tu le sais, d'autre réponse qu'une prompte obéissance. (*Constance salue et se retire.*) Voilà comme l'on conduit les enfans, jamais les consulter; ordonner et leur laisser ensuite le mérite de la soumission. . , Qu'est-ce que cela ?

SCÈNE VI.

LE BARON, UN FERMIER, *suivi de quelques autres.*

LE FERMIER.

PERMETTEZ que nous vous expliquions la vérité du fait ; vérité plus claire que le jour qui nous

luit. . . Il y a une justice dans le monde peut-être comme il y a un soleil au firmament, pour tout éclairer. . . ainsi. . .

LE BARON.

Une justice ! . . je suis la justice, puisque je suis ton seigneur. . . ah ! ah ! l'on dit, et je le vois, que tu fais le mutin. . . je ne les aime pas, je t'en préviens. . . prends-y garde.

LE FERMIER.

Mais, monseigneur, nous ne vous devons pas cette redevance ; permettez-nous de plaider notre bon droit en face de la justice.

LE BARON.

Encore tu parles de justice devant moi ?

LE FERMIER.

Elle appartient à tout le monde, tant pauvre fût-il.

LE BARON.

Plaider, plaider, maraud ! (*prenant un bâton.*) tiens, voilà le juge du lieu ; c'est moi qui le fais prononcer, (*prenant un autre bâton.*) et voilà le juge d'appel.

LE FERMIER.

Mais, vous, monseigneur, qui traitez ainsi vos

justiciables, vous plaidez bien quand on vous attaque injustement, avec plus haut que vous; les hommes ici bas, sont tour-à-tour, grands et petits; ainsi, ne pouvons-nous pas plaider contre vous sans votre permission ?

LE BARON.

Ne raisonne pas. . . sais-tu quels sont mes procureurs, mes huissiers, mes avocats? Regarde ces fusils, ces sabres, ces pistolets, ces hallebardes. . . Je vous mettrai tous à la raison, drôles que vous êtes. Que quelqu'un remue. (*Les fermiers restent interdits.*)

LE FERMIER, *aux siens.*

Ah! mon dieu! mon dieu! il est toujours le plus fort, et nous avons beau avoir raison, il nous assomme, puis, il nous ruine encore après; ainsi, nous avons toujours tort.

UN AUTRE FERMIER.

Ah! quelle malédiction dans un pays que cet homme-là!

UN AUTRE FERMIER.

Et la justice ne peut pas empêcher les injustices: qu'est-ce donc que la justice? Dis, toi?...

UN FERMIER.

Je croyons qu'il n'y en a que pour ceux qui pouvions la payer grassement ou la commander.

SCÈNE VII.

LE BARON, LE BAILLI, *suite du Bailli.*

LE BARON.

Monsieur le bailli, vous favorisez toujours les paysans, qui au fond sont de malignes bêtes : je vous en avertis ; puis, vous êtes d'une négligence extrême pour la perception des droits seigneuriaux.

LE BAILLI.

Le meilleur juge ne sauroit prononcer au gré des deux parties.

LE BARON.

Laissez-les faire. . . . cette canaille insolente et rebelle finira par vouloir faire les gens libres, vous verrez venir cela, et votre indulgence criminelle en sera cause. . . Il se passe des choses horribles sur mes terres. . . des braconniers ! . . sans ces coquins, là l'on ne verroit que des nuées de perdrix, des troupeaux de lièvres, et je les tuerois, moi, à coups de crosse, tout comme fait un prince dans son parc. . . et pourquoi pas ?

LE BAILLI, *à part.*

Il voudroit que son gibier fût gardé comme celui

des menus plaisirs du roi. (*haut.*) Je tache d'être juste, monseigneur ; mais qui ne seroit que juste, seroit extrême et dur.

LE BARON.

Il le faut pour tous ces mains-mortables, pour tous ces vilains corvéables par nature, et je prétends, M. le bailli, que tout roturier, à compter de ce jour, me salue le premier lorsque je le rencontre ; que l'on me rende les honneurs qui me sont dûs : non que je me soucie au fond du coup de chapeau, mais pour ployer cette roture rébelle à une subordination nécessaire.

LE BAILLI.

La civilité, en ce cas, monseigneur, obtient toujours beaucoup plus que la force... Personne ne vous refusera le salut quand vous le voudrez.

LE BARON.

Vous prenez habituellement la défense des roturiers, de tous ces manans... N'oubliez jamais que c'est moi qui vous ai donné le pouvoir de rendre la justice...... gardez-vous sur-tout d'en abuser... que l'or ne vous corrompe point.

LE BAILLI.

L'or, monseigneur, et qui voulez-vous qui m'en donne ?

LE BARON.

Vous ignorez peut-être encore la distance qui nous sépare ?

LE BAILLI.

Monseigneur !

LE BARON.

Savez-vous que je suis ici l'image du roi ; que je le représente ? . . . qu'il n'est après tout que le plus heureux de la grande famille des nobles, et par le sort enfin qui l'a fait trôner.

LE BAILLI.

Monseigneur !

LE BARON.

N'avez-vous pas vu votre pasteur m'offrir l'eau-bénite et l'encens ?

LE BAILLI.

Oui, monseigneur, tout l'univers l'a vu.

LE BARON.

Donnez donc, dès aujourd'hui, à tous mes vassaux l'exemple de la soumission et du respect.

LE BAILLI, *s'inclinant profondément.*

Monseigneur ! (*il s'écarte.*)

LE BARON.

Revenez. . . . . . vous avez fait sans doute le

procès

procès à ce misérable qui a tué mes lièvres ?...

LE BAILLI.

J'ai fait ma charge... On vous l'amène... le voici.... prononcez.

SCÈNE VIII.

LE BAILLI, LE BARON, UN PAYSAN, *enchaîné avec des cordes et gardé à vue. Plusieurs autres paysans.*

LE BARON, *toujours dans un fauteuil.*

EH bien ! que résulte-t-il de l'information et du procès ? .. voyons... si tout cela est en règle.

LE BAILLI.

Il est convaincu en effet, monseigneur...

LE BARON.

Oh ! bien ! bien convaincu !.. oh ! tu es convaincu...

LE BAILLI.

D'avoir tué un lièvre sur les terres de monseigneur, et ce, avec un court bâton qu'il lui a lancé de loin, avec une très-coupable adresse. .

LE BARON.

Un c'est comme mille...

LE BAILLI.

Pas tout-à-fait, monseigneur, car le nombre, d'après tous les juristes, rendroit le délit beaucoup plus grave..... il vient vous supplier et vous demander grâce.

LE BARON.

Te voilà donc, coquin? qui oses toucher à mes lièvres! oh! je te ferai pourrir dans mes cachots.

LE BAILLI.

Pardonnez-lui, monseigneur; il a six enfans...

LE BARON.

Est-ce moi qui les ai faits, ces enfans?

LE BAILLI.

C'est pour ces six malheureux rejettons, monseigneur, qu'il a mis le lièvre au pot, dans une saison excessivement rigoureuse.

LE BARON.

Oui, oui; nourris de mes lièvres, quand ils seront grands, ces maudits enfans feront tout comme leur père; ils dévasteront, ravageront, pilleront mes terres... Un exemple ici, un exemple sévère pour tous les manans nés et à naître!

LE PAYSAN, *avec fierté.*

Je ne doutons point de votre volonté à cet

égard... mais je ne voulons point ici vous servir de spectacle plus long-tems ; je ne vous supplions pas pour avoir notre grace : non ; faites-nous plutôt conduire où nous devons être..... nous serons beaucoup mieux là qu'en votre présence.

LE BARON.

Insolent ! oh ! on te fera changer de ton.... Voyez donc ? c'est du lièvre qu'il faut à la table de ces drôles-là !

LE PAYSAN.

Eh ! pardié ! votre lièvre, pour la cinquantième fois, peut-être avoit été friand de nos choux que nous aivons plantés, sarclés, arrosés ; nous avions été friands à notre tour de tâter un peu de sa peau... il étoit gras de notre potager, et il nous a paru, par notre foi, bien bon à la broche.

LE BARON.

Impertinent ! sais-tu que tu es devant ton juge, maître et seigneur ?

LE PAYSAN.

Je le savons ; je vous connoissons bien sans doute ; vous faites moins de cas d'un homme que d'un lièvre ; il vaudroit mieux, Dieu me pardonne, avoir tué l'un que l'autre ; les suites en seroient souvent moins fâcheuses.

LE BAILLI, *tout bas.*

Tais-toi, Guillot, tais-toi... tu l'irrites...

LE PAYSAN.

Eh! que cela me fait-il à moi, dans l'excès de ma peine, et quand je suis au désespoir de ma vie? Loin de me repentir d'avoir tué un de ses lièvres rongeux, je nous consolerions de la prison de six mois, si je les avions tous détruits et jusqu'au dernier.

LE BARON.

Ah! ah! patience: on te fera bientôt chanter autrement.

LE PAYSAN.

Je savons que dans tout votre canton, on préfere une perdrix à un paysan: on mange une perdrix, d'accord; mais les grands ne nous mangent-ils pas en détail, en vivant de nos travaux journaliers? et ne méritons-nous pas protection autant que les perdrix qu'on laisse du moins vivre abondamment jusqu'au tems qu'on les tue.

LE BARON.

C'est un raisonneur, je crois,.. oh! parbleu, tu payeras cher!...

LE PAYSAN.

Vous ferez de nous ce que vous voudrez... nous

voilà présentement en votre puissance, puisque Dieu l'a voulu ainsi ; mais je n'y serons pas toujours... et quand je serons libre... alors nous fuirons de vos terres bien loin et même du royaume, que vous seul vous nous aurez fait maudire.

LE BAILLI, *intercédant.*

Ah ! monseigneur, n'écoutez pas ce qu'il dit dans son désespoir, qui l'aveugle.

LE BARON.

Qu'on emmène ce coquin-là ; qu'on le charge de chaînes, et qu'on ne lui laisse que la respiration de libre.

LE BAILLI.

Monseigneur, n'écoutez pas votre colère... il est dans la douleur et dans son délire.

LE BARON.

Qu'on le mène dans mes prisons... vous dis-je.

LE BAILLI.

De la clémence, monseigneur, de la clémence, si ce n'est pas pour lui, pour sa pauvre famille qui est sans pain.... Une femme, six enfans abandonnés à la misère, et qui n'ont que lui pour soutien !... Demandez tous grace pour lui, mes enfans... mettez-vous à genoux...

FOULE DE PAYSANS, *se mettant à genoux.*

Grace! grace! grace, monseigneur! grace! il a six enfans.... pardonnez-lui d'avoir mis votre lièvre au pot; il n'y avoit rien alors à manger dessus la terre.

LE BARON, *se levant, courant à ses armes*

Une révolte, à moi, mes gens, une révolte!

FOULE DE PAYSANS.

Eh! nous sommes tous à genoux.

LE BARON.

Rebellion! rébellion!.. Hola, mes hallebardes, mes fusils... (*Il prend un fusil.*) Qu'on ferme les portes du château; qu'on arme tous mes gens; qu'on lève les pont-levis.

LE BAILLI, *à part.*

Il y a plus de cent ans que les chaînes rouillées en sont rompues.

LE BARON.

Et vous, obéissez, bailli; obéissez sur le champ, ou je vous fais faire votre procès à vous-même.

LE BAILLI.

A moi, monseigneur! est-il défendu d'intercéder?... (*à part.*) son cœur est de bronze.

LE BARON.

Oui, vous êtes un révolté... et vous portez dans tous vos gestes, le caractère d'un séditieux : prenez garde ; vous répondrez aux loix de la seigneurie. Allez, je n'écoute plus rien.. Pour la dernière fois qu'on le mène au cachot... pieds et poings liés... au plus profond cachot. (*à un domestique.*) et qu'on me serve, j'ai faim comme six loups.

SCÈNE IX.

LE BARON, *seul.*

Que je regrette ces beaux tems, où l'on attachoit un coquin de braconnier sur deux cerfs ou sur un sanglier, pour l'abandonner ainsi au milieu des forêts.... Je ne sais comment ces anciennes loix ne sont plus en vigueur, tout va de mal en pis ; car tous ces vilains commencent réellement à faire les propriétaires ; ah ! qu'est devenu le gouvernement féodal, le premier, le plus beau, le plus auguste des gouvernemens. La chasse nous étoit dévolue ; ne rien payer, fouler toutes les terres, battre tous les paysans, telles étoient nos prérogatives ?... Mais voici notre homme entiché de toutes ces idées nouvelles qui renverseront les loix de la chasse, et avec elles l'état.... Si je l'écou-

tois, il voudroit me faire accroire qu'un paysan est un homme comme moi, qu'il est mon semblable... Dieu me garde de disputer que son champ est à lui...

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE.

MON frère!

LE BARON.

Eh bien! monsieur?... vous voulez me parler en particulier... dépêchez... car j'ai hâte...

LE COMTE.

Je vous avouerai avec franchise, que je ne suis pas venu ici uniquement pour vous voir...

LE BARON.

Et pourquoi donc êtes-vous venu, s'il vous plaît?...

LE COMTE.

Pour converser avec vous sur un chapitre qui intéresse je crois notre famille... je desire que vous m'entendiez avec un peu de calme et de retenue, s'il est possible.

LE BARON.

Je suis donc bien emporté, à votre avis, bien fougueux, bien déraisonnable...

LE COMTE.

Je ne dis pas cela... mais c'est que j'ai à vous représenter...

LE BARON.

Alte-là. Je sais tout ce que vous m'allez dire.

LE COMTE.

Comment? et pourquoi donc me fermez-vous la bouche aussi promptement?

LE BARON.

Pourquoi? c'est que je vous ai deviné. Je vous connois si bien!

LE COMTE.

Si vous m'avez deviné, je ne crains point de reproches... mais, vous?

LE BARON.

Moi!... n'alliez-vous pas me dire avec tous ces grands mots pris dans vos livres, et que vous faites sonner emphatiquement : « la nature, la » tendresse, les loix, la patrie, exigent et réclament l'établissement d'une créature qui se trouve » dans l'âge où elle doit remplir la grande destination pour laquelle le ciel l'a mise sur la terre. » C'est un dépôt qui vous est confié pour la rendre » à la société. Vous ne pouvez, sans crime, re-

„ tarder l'attente des loix, et peut-être le vœu „ secret de son cœur. Une postérité d'enfans nobles enchaînés dans son chaste sein, et qui doivent hériter de ses qualités, crient et demandent à voir le jour : un nom illustre menace de „ s'éteindre. „ Et tout cela pour me dire en d'autres termes: « mariez votre fille. „ Eh bien! monsieur! gardez votre sermon; je vous en épargne les frais et le débit, je la marie; elle est mariée... je vous l'annonce... Vous voilà bien confus, bien faché de n'avoir pas débité un long et inutile discours; votre philosophie n'a plus lieu de pérorer; elle est fort attristée de n'avoir pas à discourir; car c'est un plaisir bien délectable pour vous que de peser sur les prétendus torts d'autrui...

LE COMTE.

Vous me voyez plus charmé encore que surpris; mais ne prétendez pas décider à mon égard ce qui se passe dans le fond de mon ame... il est vrai, j'allois parler en faveur de ma nièce et pour son établissement. Je suis enchanté d'elle, de son esprit sans prétention, de ses graces sans apprêts... Puis-je vous demander celui que vous avez choisi? Je crois pouvoir du moins entrer dans les arrangemens de famille; je ne suis pas étranger au point... à qui la donnez-vous?

LE BARON.

Vous ne doutez pas, je pense, que ce ne soit à un gentilhomme?

LE COMTE.

Je n'ai jamais eu une idée contraire.

LE BARON.

C'est au marquis que je l'accorde.

LE COMTE.

Au marquis?... il n'est pas jeune.

LE BARON.

Tant mieux... les biens au dernier vivant... ainsi, selon l'ordre de la nature... vous concevez...

LE COMTE.

Comment penser à cet avenir?... il est d'ailleurs si incertain...

LE BARON.

Oh! je sais le mâter, l'avenir, moi... vous me permettrez de taire ce que je donne à ma fille... ce sont là lettres closes pour vous.

LE COMTE.

Je n'insiste pas.

LE BARON.

Quant aux avantages que le marquis lui fait, donation entière, absolue de ses biens...

LE COMTE.

Mais ses biens ne sont pas considérables.

LE BARON.

D'accord ; mais il a soixante-trois ans sonnés... Hem ! si ma fille venoit à décéder en couches ; comme cela pourroit arriver au premier né, je serois de droit le tuteur de l'enfant, car il n'a point de frère, mon gendre futur, et si l'enfant lui-même venoit à manquer, j'hériterois. . . or, c'est ainsi que nos conditions sont faites.

LE COMTE.

Vous hériteriez ? . . .

LE BARON.

Oui.

LE COMTE, *à part.*

Contraignons-nous.

LE BARON.

Qui m'auriez-vous proposé ? . . Je gage qu'il vous eût été impossible de m'indiquer quelque chose de mieux ; car en me parlant du mariage de ma fille, vous aviez quelqu'un en vue ? Et qui ? voyons, je suis infiniment curieux de le savoir. . . .

LE COMTE.

C'étoit aussi un gentilhomme.

LE BARON.

Vous m'insultez. . . le grand effort!

LE COMTE.

Il est beaucoup plus jeune.

LE BARON.

Plus jeune, c'est ce dont je vous remercie, c'est-à-dire, que vous vouliez que mon gendre m'enterrât ; et moi, j'ai une prétention absolument contraire . . . et avoit-il de grands biens?

LE COMTE.

Aussi considérables, pour le moins, que ceux du marqnis.

LE BARON.

N'achevez pas. . . je vois à présent qui c'étoit. . . j'ai fait la sourde oreille ; mais j'ai l'œil bon ; ma fille aura pris peut-être du goût pour lui ; tant pis pour elle ; il n'a point sçu me prendre comme il faut. . . . pour couper court, votre gentilhomme c'est Eraste.

LE COMTE.

Oui, c'est un digne homme et qui a servi avec honneur. . .

LE BARON.

Voilà bien de quoi il s'agit. Il fera sa dernière visite aujourd'hui, je vous en préviens : je suis

fâché que vous ayez fait trente lieues pour le voir congédier. Votre protection ne lui aura pas été fort utile ; mais que ne s'adressoit-il à moi de préférence ? Que ne parloit-il comme il devoit parler, comme j'aime que l'on parle, moi ? . . . ce grand lecteur aura très-mal lu dans ses livres, . . Je crois, monsieur, que vous n'élevez aucune difficulté.

LE COMTE.

Je ne vous le propose plus ; tout est dit. . .

LE BARON.

Au reste, nous pourrions passer par dessus les obstacles que vous feriez naître ; car les résistances m'enflamment. . . Je vous prie cependant du repas de nôces, mais sur-tout de ne pas vous mêler d'autre chose. . . Quand vous vous connoîtrez en généalogie comme moi. . . Adieu ! monsieur.

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul.*

JE demeure confondu. . . . Que vont-ils devenir ? Avec quelle joie perfide n'a-t-il point abusé de l'avantage qu'il avoit sur moi ! Je me suis tû ; j'aurois été trop loin ; je vois nos amans livrés au désespoir. . . Quel parti me reste ? Rêvons. . . . oh !

il faut le prendre par sa folie et tourner contre lui ses propres défauts.... Si je le connois bien! il me vient une idée qui certainement changera toutes ses résolutions....

Fin du second Acte.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON *de Tempesac, seul, se promenant de long en large.*

C'Est aujourd'hui que mes vassaux doivent m'apporter leur redevance annuelle, et que les arbalêtriers baisseront leur drapeau devant moi. Je suis mon champarteur, et s'ils manquoient de venir à la champarteresse, bon! je doublerois le champart; et ils ne pourroient plus se redimer, mais j'entends quelque bruit. . . ah! c'est la députation du village. . . montrons ici de la grandeur. . . .

SCÈNE II.

LE BARON, THIBAUT, LES ARBALETRIERS.

THIBAUT, *s'approchant environné des arbalêtriers, s'inclinant.*

MOnsieur le baron. . .

LE BARON.

Qu'est-ce ? . . . qu'entends-je-là. . . hem ! . . . je crois

crois que sans vous abaisser, vous pouvez me donner du monseigneur.

THIBAUT.

Monseigneur. . . . .

LE BARON.

Parlez plus haut.

THIBAUT.

Monseigneur, vos très-humbles vassaux, tous réunis en corps. . . .

LE BARON.

Fort bien. . . . mes très-humbles vassaux . . . . contiuuez.

THIBAUT.

Viennent très-respectueusement. . . .

LE BARON.

A merveille ! . . .

THIBAUT.

Suivant un usage très-anciennement établi, vous présenter, pour la centenaire, une bourse de cniquante louis.

LE BARON.

J'aime cette harangue-là, allez et buvez à ma santé. (*Il ne leur donne rien.*)

THIBAUT.

Monseigneur.

LE BARON.

Eh bien ?

THIBAUT.

Nous espérons que vous ne nous refuserez pas.

LE BARON.

Ma protection... Je vous l'accorde... je parlerai à l'intendant....

UN PAYSAN, *à part.*

Bah! l'intendant! ils s'entendent comme larrons en foire.

LE BARON.

Allez travailler... vous n'avez plus, je crois, d'offrandes à me faire?

THIBAUT.

Monseigneur, nous espérions que vous daigneriez vous conformer à l'usage....

LE BARON.

Et quel est cet usage?

THIBAUT.

C'est que le seigneur nous rend les cinquante louis, et y en ajoute cinquante autres de sa bourse.

LE BARON.

Morbleu!.... c'est là un abus.... un abus énorme... et je le réforme.

THIBAUT.

Tous vos voisins et devanciers l'ont suivi.

LE BARON.

Oh ! mes voisins sont des gens inimitables !

THIBAUT, *à part.*

Fi, le vilain seigneur que nous avons-là. . . . Allons-nous-en. (*Constance est en dedans la foule et reste sur la scène.*) Tiens, Mathurin, il ne déliera jamais les cordons de sa bourse, même pour sa fille ; il ne la mariera point, et sais-tu pourquoi? parce qu'il faudroit lui donner une dot.

UN ARBALÊTRIER.

Eh bien ! elle feroit à merveille de se marier elle-même.

SCÈNE III.

ERASTE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

RAssurez - vous ; non : je n'obéirai point : vous pouvez compter sur ma fidélité. . . elle est à toute épreuve.

ERASTE, *lui baisant la main.*

Ah !

CONSTANCE.

Voici l'instant du courage, j'en aurai. . .

ERASTE.

Nous n'en serons pas moins infortunés.

CONSTANCE.

J'aurai la satisfaction d'élever mon ame à une certaine hauteur, et de vous prouver ainsi toute mon estime.

ERASTE.

Ce que je craignois le plus m'est arrivé; et vous n'écoutiez point mes allarmes?

CONSTANCE.

Je vous cachois les miennes; je devinois que mon pere me frapperoit de ce dernier coup; j'ai paru calme. . . il le falloit d'abord; mais. . .

ERASTE.

Je crains que sa brusque autorité. . .

CONSTANCE.

Ne craignez rien, ce cœur est aussi décidé que son caractère est violent; il ne déployera qu'une fois sa force, mais rien vous dis-je, ne pourra le soumettre.

ERASTE.

S'il vous défend de nous revoir. . .

CONSTANCE.

Ah ! je frémis. . .

ERASTE.

Et vous obéirez ?

CONSTANCE.

Je résisterai jusqu'à la dernière extrémité, soyez-en sûr ; mais j'ai plus d'un devoir à remplir. . . . tous me sont chers.

ERASTE.

La conformité de nos caractères , de nos goûts , de nos principes ; tout sembloit nous destiner l'un à l'autre. . . par quelle fatalité ? . . .

CONSTANCE.

Je me sens une volonté qui m'annonce la victoire. Faisons tête ensemble à l'orage , et attendons tout de l'amour. Rien ne peut me forcer à donner ma main à l'homme que je n'aime point.

ERASTE.

Sans doute , et ce n'est pas cela que je crains , mais séparés l'un de l'autre ! . . l'idée seule me désespère.

CONSTANCE.

Nos cœurs en seront-ils moins unis ; et cette union secrette n'est-elle pas le premier charme de l'amour ainsi que la récompense de la fidélité.

ERATTE.

Ah ! voilà le seul lien qui m'attache à la vie.

CONSTANCE.

Allez : l'amour jouit encore de ses peines et de ses sacrifices. . .

ERASTE, *lui baisant la main.*

Cet instant me fait sentir ce que je n'avois pas encore éprouvé ; c'est une joie douce , vive et pure. . . Je souffrirai avec une sorte de volupté , lorsqu'il faudra souffrir pour vous.

SCÈNE IV.

ERASTE , CONSTANCE , LE COMTE.

LE COMTE, *les prenant entre ses bras.*

MEs enfans !

CONSTANCE.

Ah ! mon oncle, vous le voyez , ce n'est pas toujours la vertu qui triomphe.

LE COMTE.

Croyez que je ne renonce pas à l'espoir le plus cher : je pense avoir imaginé le moyen de vous unir enfin malgré. . .

ERASTE.

Nous unir! .... et n'avez-vous pas entendu l'arrêt fatal ?

LE COMTE.

Oui ; mais en même tems j'ai pénêtré le secret de son ame, tout ce qu'elle cache et tout ce qu'elle prétend. Vainement demanderions-nous aux tribunaux un secours qu'ils nous refuseroient ; les loix sont trop incertaines dans leur marche, et d'ailleurs, elles n'ont pas suffisamment prévu, ou n'ont pas supposé, d'une manière assez positive, que des mauvais pères captiveroient leurs filles dans un éternel esclavage, et se préféreroient constamment à elles! Savez-vous ce que veut votre père ? Vous êtes loin de le deviner. Eh bien! je vais vous l'apprendre; au lieu de donner de l'argent, il prétend en recevoir!

ERASTE.

Quoi! seroit-il possible ?

LE COMTE.

Oui ; il veut être doté en lieu et place de sa fille.

ERASTE.

Le doter! (*riant.*) ah! volontiers, et de tout ce que je possède au monde.

LE COMTE.

Arrêtez : mes droits sont avant les vôtres ; n'en

soyez point jaloux, mon cher Eraste; vous aurez plus de tems que moi pour la rendre heureuse, parfaitement heureuse. Tout homme qui embrasse l'avenir, et qui ne repose pas dans un vil égoïsme, doit expliquer ses volontés particulières dans un testament : c'est un acte de justice. de bienfaisance, c'est le dernier qui nous soit permis. Je n'ai jamais eu d'autre idée que la félicité de ma nièce; et pourquoi ne commencerai-je pas aujourd'hui son bonheur et de mon vivant ? . . il m'en sera plus doux.

CONSTANCE.

Je chéris votre générosité, mon oncle, mais souffrez que j'y mette des bornes. . .

LE COMTE, *avec le cri de l'ame.*

Eh ! tu en mettrois donc à la tendresse, à la reconnoissance ? . . . (*présentant un porte-feuille à Eraste.*) acceptez-le, monsieur; voilà cent soixante mille livres dans ce porte-feuille; allez lui offrir ces papiers.

ERASTE.

Moi ! j'irois ? . . .

LE COMTE.

Je l'exige; car sans cela votre mariage n'auroit jamais lieu : voici mon héritière, tout ce que j'ai amassé fut pour elle. . . Allez, dis-je; demandez sa

main; je vous proteste que vous ne l'obtiendrez qu'avec ce don.

ERASTE.

Moi ! marchander ?

LE COMTE.

La honte est pour lui, et non pour vous ; il ne rougira point. Après tout, cette somme vous reviendra... Quand il m'a parlé du marquis, j'étois prêt à me mettre en colère ; mais il faut éviter soigneusement son accès ; car alors non-seulement on ne fait plus ce qu'on doit faire ; mais on ne dit pas encore ce qu'on voudroit dire. Ne repoussez point mes bienfaits, puisque je vous regarde comme mes enfans... me refuseriez-vous ?

ERASTE.

Ah ! le fils le plus tendre et le plus respectueux... mais je n'oserai jamais...

LE COMTE.

Osez : dès que ces papiers auront frappé sa vue, ma nièce est à vous... (*en souriant.*) vous lui offririez la robe, les bijoux et la corbeille, qu'il prendroit le tout, en sans trop de façons, j'en suis sûr.... nous vous laissons.

SCÈNE V.

ERASTE, *seul.*

CEci est-il concevable! vendre sa fille à l'ombre du sacrement... A quels excès se porte l'avarice! Je suis forcé de négocier... mais les circonstances me maîtrisent ; il faut acheter cette précieuse conquête, et que mon sort enfin se décide. Mais, voici le marquis : l'indignation me saisit : lui ! oser.... disputons au moins à ce rival, l'objet qu'il voudroit m'enlever.

SCÈNE VI.

ERASTE, LE MARQUIS.

ERASTE.

MOnsieur le marquis, un mot, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *intimidé.*

Un mot, monsieur, à moi?

ERASTE.

Oui; à vous : il est essentiel que nous soyons seuls.

LE MARQUIS.

Et pourquoi donc, monsieur, seuls?

ERASTE.

Seroit-il vrai, monsieur, que vous m'eûssiez fait l'injure de demander mademoiselle en mariage, au moment même où vous saviez que je la recherchois.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire, monsieur?

ERASTE.

Si vous voulez l'obtenir, vous n'ignorez pas ce qu'en pareil cas exige l'honneur, puisqu'ici je vous la dispute.

LE MARQUIS.

Vous me la disputez : je l'ignorois, monsieur, je l'ignorois; permettez-moi de vous le dire; on vous a mal rendu la chose... il faut s'expliquer, car la promptitude gâte tout...

ERASTE.

Et voilà pourquoi je m'adresse à vous pour savoir...

LE MARQUIS.

Je dis qu'il faut s'expliquer : tout ce que je puis vous dire, monsieur, c'est que je respecte infiniment mademoiselle de Tempesac et la respecterai toute ma vie.

ERASTE.

Vous le devez à tous égards. . . mais parlez plus clairement ; vous en êtes amoureux?

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit cela, monsieur ; je n'ai point dit cela.

ERASTE.

Comment : n'avez-vous pas cherché à l'épouser? Je vous prie de vous expliquer là-dessus et sans détour.

LE MARQUIS.

C'est son père, monsieur, son père qui m'a proposé ce mariage ; en vérité, c'est lui qui me l'a proposé, je vous le certifie.

ERASTE.

Monsieur le baron de Tempesac ? cela n'est pas vraisemblable ; vous l'avouerez. . .

LE MARQUIS.

Je vous jure que c'est ainsi. . . je lui ai bien dit quelques mots qui tendoient à une alliance ; mais il n'y a rien de positif, sur-tout rien de conclu : le contrat est encore en blanc. . . (*à part.*) cela deviendroit sérieux. . . . . point d'affaires de cette nature. . . .

ERASTE.

Je suis disposé, monsieur, pour peu que mes démarches vous offensent, à vous en faire raison...

LE MARQUIS.

Point, point ; nous sommes tous deux parfaitement libres... je serois au désespoir que nous nous fussions manqué l'un à l'autre. (*à part.*) Allons retirer notre parole. . .

ERASTE.

Si toutes fois vous croyez avoir des droits et que vous voulussiez les faire valoir. . . je vous donnerai satisfaction pleine et entière.

LE MARQUIS.

Je n'en vois pas la nécessité, monsieur; permettez-moi que je vous le dise; je n'en vois point la nécessité. . . . (*à part, en sortant.*) je me vengerai, dussé-je être décapité..

SCÈNE VII.

ERASTE, *seul.*

VOILA un de ces rodomonts qui battent les paysans, font trembler de petits commis et ne parlent à tout propos, que de coups d'épée. . . Je le vois, l'homme dur et bisarre. Affectons de

la tranquillité, mais mon cœur n'a jamais été dans une agitation plus cruelle.

SCÈNE VIII.

LE BARON, ERASTE

LE BARON, *dans le fond du théâtre.*

LA démarche du marquis est bien étonnante... me rendre ma parole aussi précipitamment, dégager la sienne... Tâtons un peu ce gentilhomme-ci. (*haut.*) Eh bien ! Eraste, vous me paroissez inquiet, rêveur, toujours dans les réflexions ; vous avez l'air un peu fâché ; m'en voulez-vous ?

ERASTE.

Moi, non.

LE BARON.

Qu'avez-vous donc ?

ERASTE.

Je vous avoue que je fais souvent des réflexions à l'infini : comme vous dites, et j'en ai fait sur un sujet... or, tout en le creusant, je ne saurois me défendre d'un peu d'humeur.

LE BARON.

De l'humeur, qui n'en a pas ?

ERASTE.

On m'accuse de singularité. . . d'accord ; c'est qu'en effet je ne vois pas comme les autres hommes ; mais j'ai des raisons déterminantes. . . Il y a tant de sujets neufs sur lesquels on peut méditer utilement ; et par exemple, je songeois à l'éducation que vous avez donnée à mademoiselle votre fille ; elle est très-bien élevée : la nature prodigue de ses dons, a fait beaucoup pour elle ; mais enfin elle n'a pas tout fait : cette éducation doit vous avoir coûté prodigieusement, et une fille ensuite ne rend jamais à une maison les services que lui apporte un fils, par exemple.

LE BARON.

Nos filles nous commandent la vigilance la plus excessive, nous causent mille embarras, nous donnent un gendre tyrannique, et voilà tout.

ERASTE.

Eh ! n'est-il pas ridicule, extravagant, qu'un père livre ce qu'il a de plus cher au monde, sa fille, quelquefois sa fille unique, la précipite dans les bras d'autrui, et qu'il se dépouille, le même jour, de la majeure partie de son avoir ? C'est un bien cruel usage, en vérité.

LE BARON.

De-là naît la ruine des familles, car ce premier dommage est toujours irréparable.

ERASTE.

A mon gré, le législateur, sur cet article-là, n'a pas eu une once de sens commun.... Si j'étois père, moi, je ne pourrois jamais chérir un gendre qui m'auroit volé ma fille, et qui, non content de cela, m'auroit demandé une dot encore.... une dot! Dieu! demander une dot avec la fraîcheur, les grâces, la jeunesse, la beauté, les vertus, les talens! ah! quelle cupidité vile et honteuse!... comme cela profane les transports sacrés du chaste et tendre amour! Cette passion ne devroit-elle pas être pure, désintéressée? et ne seroit-ce pas le moment, au lieu de recevoir des sacs grossiers, de faire les plus nobles, les plus héroïques sacrifices? celui de la vie même devroit-il alors être compté pour quelque chose?

LE BARON.

Oh! donner sa vie, cela est trop fort... n'exagerons point... mais je ne puis m'empêcher d'admirer, dans tout ce que vous me dites, l'élévation de votre jugement...

ERASTE.

S'il faut parler vrai, c'est qu'il me paroît de la dernière brutalité dans nos mœurs et coutumes, de faire entrer dans sa couche, une fille jeune, fraîche, adorable,

rable, et d'emporter, le soir même, presque toute la fortune du malheureux père, fortune qu'il a amassée dans la prudence et dans la sage économie d'une vie entière.... Que de réflexions tristes ce père désolé ne doit-il pas enfanter le soir en se retirant, en appercevant, autour de lui, cette solitude, ce vuide immense!... Il a payé la félicité de son gendre; mais lui, qui lui payera ses larmes solitaires et muettes?

LE BARON.

Vous me charmez de plus en plus... si c'est là ce qu'on appelle de la philosophie, je ne vous la reproche point, elle a du bon, en vérité... votre observation n'est que trop vraie, mon ami.

ERASTE.

Mais, ne pourroit-on pas abolir cet usage insensé, vexatoire? et un homme de bon sens perdroit-il entièrement sa peine à vouloir instruire les hommes là-dessus.

LE BARON.

Sachez que je pense tout-à-fait comme vous; mais vous êtes le seul que j'aye entendu parler raisonnablement sur cet article.

ERASTE.

On m'appelle bisarre, cependant...

LE BARON.

Oh ! vous ne l'êtes point, vous ne l'êtes point, je le certifierai à qui voudra l'entendre.

ERASTE.

N'est-il pas permis de penser différemment de ces hommes personnels ?... eh ! que j'aurois eu de joie à prouver ma reconnoissance au père qui m'auroit bien voulu céder ainsi sa fille ! je me serois regardé, moi, comme son débiteur... ah ! siècle barbare que le nôtre !... pourquoi suis-je né au milieu de tes idées fausses et malheureuses ?

LE BARON.

Je veux absolument étudier votte philosophie ; je commence à prendre beaucoup de goût pour elle...

ERASTE.

Ces réflexions-là ne frappent point le gros des hommes ; l'insensibilité, l'ingratitude, l'ignorance du vulgaire, à cet égard, m'étonnent toujours. Comme je vous le disois tout-à-l'heure, l'éducation de votre charmante fille est faite ; les talens agréables qu'elle possède, qui en profitera ? qui en jouira, si ce n'est son époux ?

LE BARON.

Il est vrai, lui seul.

ERASTE.

Et les dépenses que tous ces talens ont occasionnées ne sont-elles pas des avances considérables ?

LE BARON.

Certainement !

ERASTE.

Pendant ce tems tout à votre famille, vous avez dédaigné la cour et ses faveurs ; les pensions, conséquemment, ne sont pas venues vous chercher.

LE BARON.

Des gens de rien les ont obtenues à Versailles par milles bassesses, en se mettant en relation avec les valets, dont ce pays abonde.

ERASTE.

Il seroit donc très-juste que celui qui vous demanderoit votre aimable fille vous en dedommageât. . . . Tenez ; je suis rond en affaires ; j'ai une proposition. . . .

LE BARON.

Laquelle.

ERASTE.

Lorsque je songe que je suis garçon, que j'ai bientôt trente-cinq ans, je songe en même tems

qu'il me faudroit avoir une compagne agréable ; enfin, je veux me marier.

LE BARON.

Vous marier ! tout de bon ?

ERASTE.

Et en vous offrant, pour posséder votre fille si bien élevée, un foible dédommagement, cent soixante mille livres pour payer, non sa personne, mais ses talens acquis, je ne me croirai pas encore quitte avec vous.

LE BARON.

Vous me demandez ma fille sur ce ton là, (*à part.*) parle-t-il sérieusement ?

ERASTE.

Sur ce ton ; et je dirai, sur le contrat, avoir reçu cette somme en bons effets ; n'allez pas vous choquer... Pardonnez à ma philosophie, à mon horreur invincible pour les préjugés régnans ; j'obéis à mes principes. (*Lui donnant le porte-feuille.*) Tenez, beau-père, prenez ; serrez tout ceci ; parbleu ! vous en acheterez une terre ; c'est de l'argent que je place sur vous à gros intérêts et que vous ferez valoir : dans cinquante ans d'ici, nos petits enfans trouveront tout cela aggrandi, amélioré. . . .

LE BARON, *prenant le porte-feuille.*

Vous avez une justesse d'esprit rare et une prévoyance unique. J'aime votre manière de voir, et j'estime vos vues économiques. . . . oui, je ferai valoir cela.

ERASTE.

J'ai un peu de logique assez neuve ; voilà tout... Ah! çà, vous m'accordez votre fille, foi de gentilhomme?

LE BARON.

Oui ; foi de gentilhomme. . . je veux être l'intendant de vos biens ; et je m'y connois. . .

ERASTE.

Me voilà donc marié. . . votre parole vaut tout les contrats du monde. . . Je suis bien aise d'être marié. . . C'est un tout nouveau genre de vie, qui a ses agrémens. . . . Laissez-moi rêver à quelques dispositions.

LE BARON.

Je vous laisse.

ERASTE.

Du secret, sur nos petits arrangemens. . .

SCÈNE IX.

ERASTE, *seul.*

JE ne reviens point de mon heureuse surprise ; en vérité, son beau-frère le connoissoit bien, et il ne s'est pas trompé : il a vu ce que je n'aurois jamais imaginé ; je n'ai eu garde de lui montrer de la passion pour sa fille, et c'est cet effort-là qui m'a le plus coûté. . .

SCÈNE X.

ERASTE, CONSTANCE.

ERASTE, *rapidement.*

TOut va bien : le projet a réussi : il a accepté. (*Constance baisse la tête.*) Je ne me sens pas de joie ; attendez ici qu'il vous parle. . . J'ose enfin me dire que vous serez à moi. Oh ! comme mon cœur bat à cette seule pensée ! Adieu ! je cours, de ce pas, avertir et rendre grâce à l'auteur de notre prochaine union.

SCÈNE XI.

CONSTANCE, *seule.*

IL a accepté ! quelle confusion pour moi ! Dieu ! il me faudra donc rougir pour lui dans tous les instans de ma vie ; mais, dans cette situation extrême, me seroit-il défendu d'user d'un stratagême qui nous restitueroit une partie du don qui nous a été fait ? La ruse est souvent l'unique ressource qui nous reste contre la main qui nous dépouille. . . prenons-le par ses propres idées. . . je sais le langage que je dois lui tenir. . . Dieu ! . . . à quoi suis-je réduite ?

SCÈNE XII.

LE BARON, CONSTANCE.

LE BARON.

L'Obéissance que tu me dois, c'est à moi de l'exercer comme il me plaît, autant de fois qu'il me plaît et dans tous les sens qu'il me plaît.

CONSTANCE.

Mon père. . .

LE BARON.

J'ai vu tantôt ta soumission : je te donnois au marquis, tu l'acceptois de ma main...

CONSTANCE.

J'obéissois.

LE BARON.

Je veux te donner un autre époux.

CONSTANCE.

Un autre, mon père ?

LE BARON.

J'ai changé d'avis : le marquis s'est avisé de réfléchir sur son âge ; il prétend qu'à soixante ans passés, il ne peut se marier sans se donner un ridicule ; il balance, il hésite.... Eh bien ! tu ne seras point à lui... tu seras à Eraste....

CONSTANCE.

Eraste....

LE BARON.

Mon nouveau choix, je crois, sera plus de ton goût, et indépendamment de mon autorité, tu dois te rendre à la supériorité de mes lumières.

CONSTANCE.

Mon père, mon devoir fut de vous obéir tou-

jours ; je prenois le marquis de votre main : son âge est plus sortable, j'en conviens ; mais oserai-je vous le dire ? Il s'agit de l'alliance de nos deux familles ; ne trouvez pas mauvais que je fasse quelque mention de l'ancienneté de la nôtre. Le marquis pouvoit raisonnablement aspirer à ma main. . . .

LE BARON.

Eraste est gentilhomme. . . .

CONSTANCE.

Faut-il que je le dise ? il lui manque de fait deux quartiers pour entrer dans notre maison.

LE BARON.

Deux quartiers ?

CONSTANCE.

Oui ; il y a cent cinquante ans que l'article ne précédoit pas encore son nom.

LE BARON.

C'est peut-être un oubli de généalogiste.

CONSTANCE.

Non ; l'article est essentiel ; personne plus que moi n'honore les vertus, l'esprit, les qualités personnelles ; mais le premier mérite à mes yeux, c'est une noblesse pure et sans tache.

LE BARON.

D'accord ; mais tu fais injure à Eraste ?

CONSTANCE.

Je ne prétends pas qu'il soit de ces roturiers du déluge ; mais il ne remonte pas plus haut que quinze cens.

LE BARON.

C'est suffisant, à la rigueur : bien des gens seroient embarrassés à faire cette preuve.

CONSTANCE.

Suffisant ! pour notre maison ! suffisant ! mon père ! ah ! votre amitié pour lui vous égare : observez donc qu'il ne se trouve, dans notre arbre chronologique et généalogique, pas la moindre lacune en ligne masculine : ascendans, descendans, directs, collatéraux, tout est en ordre ; c'est pour moi une vraie volupté de suivre de l'œil la franchise de la souche, la continuité, la pureté des rameaux depuis la première croisade, jusqu'à l'expédition de Naples, sous Charles VIII.

LE BARON.

Je reconnois mon sang dans l'occupation de ses loisirs ; mais quand l'inégalité n'est pas choquante et que ce n'est pas une noblesse de *cloche*, le public ne se formalise point ; et comme il est juge du point d'honneur. . . .

CONSTANCE.

Le public ! ah ! mon père ! le public ! il se montre trop indulgent : de-là la dégradation visible dans les anciennes familles. Je céderois volontiers à la voix du public ; mais je crois voir mes ayeux animer tout-à-coup ces antiques et vénérables portraits, me lancer des regards de surprise et d'indignation, et me reprocher, au nom de la postérité, d'avoir coupé indécemment ce majestueux arbre généalogique... et que diroient mes petits-fils, quand, après avoir comparé nos deux races, ils auroient vu leur mère...

LE BARON.

Mais le sang sera confondu ; la protection dont jouit Eraste l'aura élevé à des places.

CONSTANCE.

Des places ! Qu'est-ce que des places ? et nos titres ? ... Le tems envieux les a presque effacés ; mais ces parchemins vénérables ne nous en disent pas moins que nous avons eu un Geoffroy pour ayeul... un Geoffroy permettroit-il à sa fille ?...

LE BARON.

Ecoute : j'imagine un moyen... il est des noms vacans et absolument décédés, qui ont une grande similitude avec des noms célèbres..... avec des

noms tels que les nôtres... il aura une noblesse greffée ; il pourra s'enter sur une nolesse ancienne, (*à demi-voix.*) un généalogiste lui fera une race qui se fondra dans la tienne. (*à part.*) Diable! il faudroit rendre le porte-feuille... (*haut.*) Ne refuse point Eraste ; je t'apprends qu'il poursuit un guidon et qu'il l'obtiendra.

CONSTANCE.

Et quand j'y consentirois ; tout cela, avec le guidon, ne s'obtient pas sans argent... toujours ce vil argent : ce mot me révolte... non, non, la pauvreté noble, l'indigence et des armoiries irréprochables...

LE BARON, *à part.*

Elle y tient : donnons moitié, car il faudroit restituer le tout. (*haut.*) Ecoute, ma fille, j'admire l'élévation de tes sentimens ; mais comme il est tems que notre maison paroisse avec quelque éclat, je te donnerai pour dot quatre-vingt mille francs comptant, qui serviront à ton époux pour acheter son guidon.

CONSTANCE.

Mais, mon père... songez...

LE BARON.

Les apparences seront sauvées, il n'en faut pas

davantage ; et puis , quel mal cela fait-il à tous ces morts qui ne sont plus ? Il passera pour descendre du Geoffroy de notre famille ; personne n'ira le lui dire : tu penses bien que je représente aussi pour mes ayeux, et quand je suis content, tu dois l'être.

CONSTANCE.

Allons : j'immole donc deux quartiers. Fermez les yeux, ô mes illustres ancêtres ! et pardonnez. Le cœur le plus jaloux de la pureté originelle de son sang, cède souvent malgré lui aux circonstances et à l'ascendant de ce siècle malheureux, où se perd, hélas ! le blason.

LE BARON, *avec exclamation.*

Ainsi j'ai fait en épousant ta mère ! . . .

SCÈNE XIII.

LE BARON, CONSTANCE, ERASTE, LE COMTE.

LE COMTE, *dans le fond du théâtre, à Eraste.*

VOyons l'issue. . . .

ERASTE.

J'ai sa parole.

LE BARON, *d'un air triomphant.*

Approchez, mon beau-frere ; vous m'avez toujours mal connu, vous m'avez peint comme un homme difficile à vivre. Je le suis, parce que je me connois en mérite et en vertu. Voici, monsieur, un bon gentilhomme qui m'a demandé ma fille, et me la demande noblement ; enfin, d'une manière qui m'a plû ; c'est à lui que je la donne ; j'y ajoute ce qu'il ne m'a point demandé, quatre-vingt mille francs comptant, parce que je sais qu'il poursuit un guidon. . . .

ERASTE, *à part.*

Je ne conçois pas. . . .

LE COMTE, *à part.*

Dans quelle surprise me jette ! . . .

CONSTANCE, *à voix basse.*

Paix ! j'ai su, par un heureux stratagême, rattraper cette somme ; c'est toujours la moitié de soustrait. . . .

LE BARON.

Vous avez toujours cru, mon beau-frère, que je tenois à l'argent ; je suis bien aise de vous en désabuser en présence de monsieur.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! ceci est impayable.

LE BARON.

Apprenez à me connoître ; vous voyez ce que je fais ; suis-je un bon père ?

LE COMTE.

J'admire en effet.

LE BARON.

Je n'ai pas eu besoin d'entendre vos sollicitations plaintives ; je ne me suis point fait prier ; et j'ai toujours agi avec cette impulsion prompte et généreuse dans toutes les actions de ma vie. . . . Quand vous lui aurez fait autant de bien que je lui en fais, alors. . . .

LE COMTE, *à part.*

Il a le front. . . (*haut.*) J'applaudis fort à cette union.

LE BARON.

Que vous applaudissiez ou que vous n'applaudissiez pas, elle se fera toujours.

LE COMTE.

Mais, je ne dis pas, monsieur. . .

LE BARON.

Quel avantage lui faites-vous, voyons ? Vous prodiguez les conseils : oh ! cela ne vous coûte rien. . . ils seront époux, parce que je le veux et

non parce que cela vous plaît. Quand vous serez bienfaiteur comme je le suis, vous pourrez parler alors.

LE COMTE.

Aussi, je me tais.

LE BARON.

Ce n'est pas assez...

LE COMTE.

Eh ! quoi donc?

LE BARON.

Persuadez-vous que la générosité de nos actions répond toujours au dégré de noblesse que nous possédons. (*Prenant Eraste par la main.*) Allons, mon gendre, allons ! nous chasserons le sanglier pour le repas de nôces...

CONSTANCE, *saisissant la main de son oncle avec attendrissement et reconnoissance, et comme peinée de ce qu'elle vient d'entendre.*

Ah ! mon oncle !

LE COMTE, *bas*

Au lieu de me fâcher, cela m'a diverti...

ERASTE, *revenant sur la scène.*

J'ai une grace à vous demander, monsieur.

CONSTANCE

CONSTANCE.

Ne nous refusez pas, mon père, ... je vous supplie.

LE BARON.

Quoi? (*à part.*) Ce retour m'intrigue... Que veulent-ils? un présent?

ERASTE.

Dans ce jour, signalez votre clémence; la clémence est le plus bel attribut de la souveraineté; vous réunissez le droit et le pouvoir de punir; faites-le céder à la commisération....

LE BAROM.

Eh! de quoi, de quoi s'agit-il?... vîte.

CONSTANCE.

Délivrez ce malheureux brâconier, père de six enfans, que vous avez fait descendre dans les prisons de votre château... que votre pitié...

LE BARON.

La pitié envers ces drôles-là est foiblesse: pourquoi vouloir désarmer ma justice seigneuriale? C'est enhardir les coupables; faut-il souffrir l'impunité de pareils attentats?... Tuer mes lièvres! Est-ce que le droit de la chasse, c'est-à-dire l'ordre public, ne requiert pas la rigueur!... Qui distinguera donc nous autres grands seigneurs?

CONSTANCE.

Il est si beau de faire grâce ! . . .

SCÈNE XIV.

LES PRECEDENS, LE BAILLI, LES PAYSANS.

CONSTANCE.

VEnez, venez, mes amis, intercédons tous notre honoré seigneur, pour la délivrance de ce coupable brâconier; car il faut avouer qu'il est immensément coupable; et vous, bailli, dont l'éloquence est si connue, parlez en sa faveur, afin que le plus juste ressentiment tombe et s'appaise.

LE BAILLI.

Voyez, monseigneur, voyez tous les noms illustres que consacre l'histoire, depuis Romulus jusqu'à Titus et Marc-Aurèle; ils sont tous fameux par des actes de clémence: le pardon d'Auguste, si célèbre encore de nos jours; et voulez-vous que l'on dise, que l'on imprime, dans l'histoire qui va parler de vous aux siècles futurs: *le jour du mariage de sa fille, jour marqué par l'allégresse de la province, il a retenu, dans l'obscurité profonde des cachots, un infortuné vassal, qui, du fond de son abîme, lui crioit miséricorde.*

PAYSANS.

Miséricorde, monseigneur, miséricorde!...; Qu'il sorte de prison pour célébrer ce grand jour... Toute la province a les yeux ouverts sur vous... nous respecterons vos lièvres...

UN PAYSAN.

Vos lapins...

UN AUTRE.

Vos pigeons, vos perdrix...

UN AUTRE.

Vos canards.... vos oyes.... toute votre famille..... monseigneur, monseigneur, miséricorde... miséricorde!

LE BARON.

Allons: ces malheureux historiens prendroient et rendroient les choses tout de travers; ils feroient de moi... et je ne serois pas là pour les châtier: qu'on le délivre; et de peur que les autres ne se targuent de cet excès de clémence, qu'il vous en rende grâce, à vous, ma fille, à vous, mon gendre, et non à moi....

CHŒUR DE PAYSANS.

Vive monseigneur! vive monseigneur!

CONSTANCE.

Cette générosité, mon père, ne blessera point votre justice.

SCÈNE XV.

ACTEURS PRECEDENS, UN GREFFIER.

LE GREFFIER.

ARrêtez, mes amis: grande, très-grande nouvelle! on dit par-tout qu'il s'est opéré, en un instant et par je ne sais quel miracle, une révolution dans toute la campagne.

LE BARON.

Une révolution! quelle insolence!... ce seul mot-là te fera pendre... prends-y garde.

LE GREFFIER.

Non, non; c'est une bonne révolution qui fait qu'il n'y aura plus de privilèges, de privilégiés, et que chacun pourra chasser sur ses terres. (*On entend un coup de fusil lointain.*) Tenez, on tue déjà votre gibier.

LE BARON.

Quels sont ces misérables? ces vilains corvéables par nature, que leur audace a portés... et que ma colère va punir. (*Un autre coup de fusil.*) Encore, encore!

LE GREFFIER.

Ils disent qu'ils ne sont plus des gredins, ni faits pour être méprisés, et que tous les hommes sont hommes.

LE BARON.

Je ne puis contenir mon indignation. (*Plusieurs coups de fusils.*) Quoi! cela continue?

LE GREFFIER.

Oh! vous en entendrez bien d'autres... (*à part.*) Cela roule tout comme un feu de rampart.

LE BARON.

Est-il possible!... ô le renversement de l'Etat va suivre...

LE GREFFIER.

Chacun dit que les biens du bon Dieu ne seront plus mangés en herbe, et que nos champs cultivés par nous seront enfin bien à nous.

LE BARON.

Sortez, insolent; sortez: Je vous chasse.... nous sommes bien à plaindre, nous autres grands, d'être obligés d'avoir ces gens-là.... mais, que vois-je? le maître-d'école? que me veut-il?

LE GREFFIER.

Oh bien! c'est lui qui va vous dire et vous ex-

pliquer comment tout cela s'est fait et ira désormais, afin que les travaux des pauvres cultivateurs ne soient pas uniquement pour les déjà gras seigneurs.

SCÈNE XVI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE MAITRE-D'ÉCOLE, SUITE DU MAITRE-D'ECOLE.

LE MAÎTRE-D'ECOLE, *tenant un papier en main.*

O Mes amis ! tenons-nous bien, la première bordée sera forte.

LE BARON.

Monsieur l'écolâtre, que voulez-vous ? un placet! je n'en reçois plus. J'ai renouvellé la défense de tirer un coup de fusil, de chanter en traversant mes terres, ce qui éveille mes perdrix, et le premier téméraire qui osera violer mon ordonnance...

LE MAITRE-D'ECOLE.

Si vous vouliez m'écouter ? . . .

LE BARON.

Je n'écoute rien : je représente ici la personne sacrée du roi ; mes titres, mes droits sont signés de sa main, et l'on oseroit. . . Je ne veux point recevoir de placet, vous dis-je.

LE MAÎTRE-D'ECOLE.

Ce n'est point un placet que je viens vous lire ;

c'est une loi qui casse toutes les vieilles et barbares loix de la chasse, les capitaineries. . . . les immunités.

LE BARON.

Comment, comment? toutes les têtes sont-elles en délire? . . . . . une loi pour nous autres grands!

LE MAÎTRE-D'ECOLE.

Oui; une loi faite pour les grands et pour les petits: permettez que je le lise ce papier qui arrive de Paris, daté du 4 août 1789. Oh! c'est là un papier qui ne ment jamais.

LE BARON.

C'est donc l'unique? Voyons, voyons ce qu'il dit.

LE MAÎTRE-D'ECOLE.

On a vu qu'il étoit révoltant que dans ce beau royaume les colons fussent partagés en deux classes entièrement distinctes, dont l'une occupée sans relâche à multiplier les richesses territoriales, supportoit toutes les charges publiques sans partager les principaux avantages de la société, et l'autre qui commandoit par-tout, qui jouissoit de tout, non-seulement ne payoit presqu'aucun subside, mais opprimoit et puis encore méprisoit ceux qui nourrissoient les citoyens et enrichissoient l'Etat.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ça? On détrône la noblesse, soutien du royaume : eh! nous verrons.

LE MAÎTRE-D'ECOLE.

L'assemblée a vu que c'étoit mauvais; elle a voulu que l'opprimé ne redoutât plus l'oppresseur, et il n'y a plus, monseigneur, pour la dernière fois, car vous êtes *démonseigneurisé*, il n'y a plus de droits seigneuriaux : ainsi, chacun tuera la bête qui le rongera, et chacun demandera ce qui lui est dû à qui que ce soit dans le monde. . . Voilà une belle loi; il faut en convenir.

UN PAYSAN.

Oui, oui; nous la soutiendrons.

UN AUTRE PAYSAN.

Oui; nous ferons cause commune.

UN AUTRE.

Plus de bâton qui fasse le seigneur.

LE BARON.

Ah! vous verrez, vous verrez tout ce qui vous en arrivera; qu'allez-vous devenir, je vous retire à tous ma protection?

UN PAYSAN.

Nous nous en passerons, n'en déplaise à votre défunte seigneurie. Il étoit tems de secouer un pareil joug: tous les sacrifices que nous avons faits, les contributions que nous avons supportées, ne

nous ont mérité que du mépris. Eh bien! nous savons nous estimer aujourd'hui ce que nous vallons. L'assemblée a revendiqué nos droits ; amis, il faut les soutenir : nous avons tous des bras et une intelligence.

PLUSIEURS PAYSANS.

Oui, Oui ; nous soutiendrons la loi ; car c'est une bonne loi.

UN AUTRE PAYSAN.

C'est une excellente loi qui va tripler les biens de la terre.

UN AUTRE PAYSAN.

Nous ne verrons plus dans nos moissons, et jusques dans nos javelles et nos gerbes, tous les brigands qui dévastoient nos récoltes ; le lièvre, le lapin, le pigeon, le cerf, le daim, le sanglier et le gros décimateur, plus hardi qu'eux tous.

UN AUTRE PAYSAN.

Ni le décimateur. Eh! quelle joie! (*On entend une grande décharge de fusils.*) Les voilà qu'on les tue tous et jusqu'au dernier, ceux qui nous mangeoient ; grace à la liberté, nous allons les manger.

LE BARON.

Où suis-je? tout est bouleversé : c'est la fin du monde.

UN PAYSAN.

C'est la fin du mal, des vexations, des extorsions. . .

UN AUTRE.

Loin, loin ces loix tyranniques! Nous ne serons plus condamnés, à notre naissance, à souffrir de tous les affronts et de tous les tourmens qui attendoient le pauvre.

UN AUTRE.

Les glorieux seront bien punis... allons.

LE BARON.

Attendez, attendez, vous verrez bientôt une contre-révolution... qui vous fera rentrer dans le devoir.

UN AUTRE.

Oui, oui; qui ressuscitera les lièvres et les perdrix; bah! bah! nous sommes tous aguéris... on aura bien de la peine à nous persuader qu'il est essentiel, pour notre bonheur, de rappeler les capitaineries, les milices, les gabelles, les corvées, les privilèges, les chanoines, les rats de cave et les seigneurs.

UN AUTRE.

Allons, soutenons la loi nouvelle. Oh! la récolte sera bonne cette année, et le soleil déjà s'en réjouit: il n'y a plus de chasse; il n'y a plus d'intendans, de subdélégués, de commis; la terre en sera plus belle. Allons nous réjouir de tout ce qui s'est fait de bien pour nous et pour les campagnes, et remercions-en le bon Dieu et l'assemblée nationale.

Fin du troisième et dernier Acte.